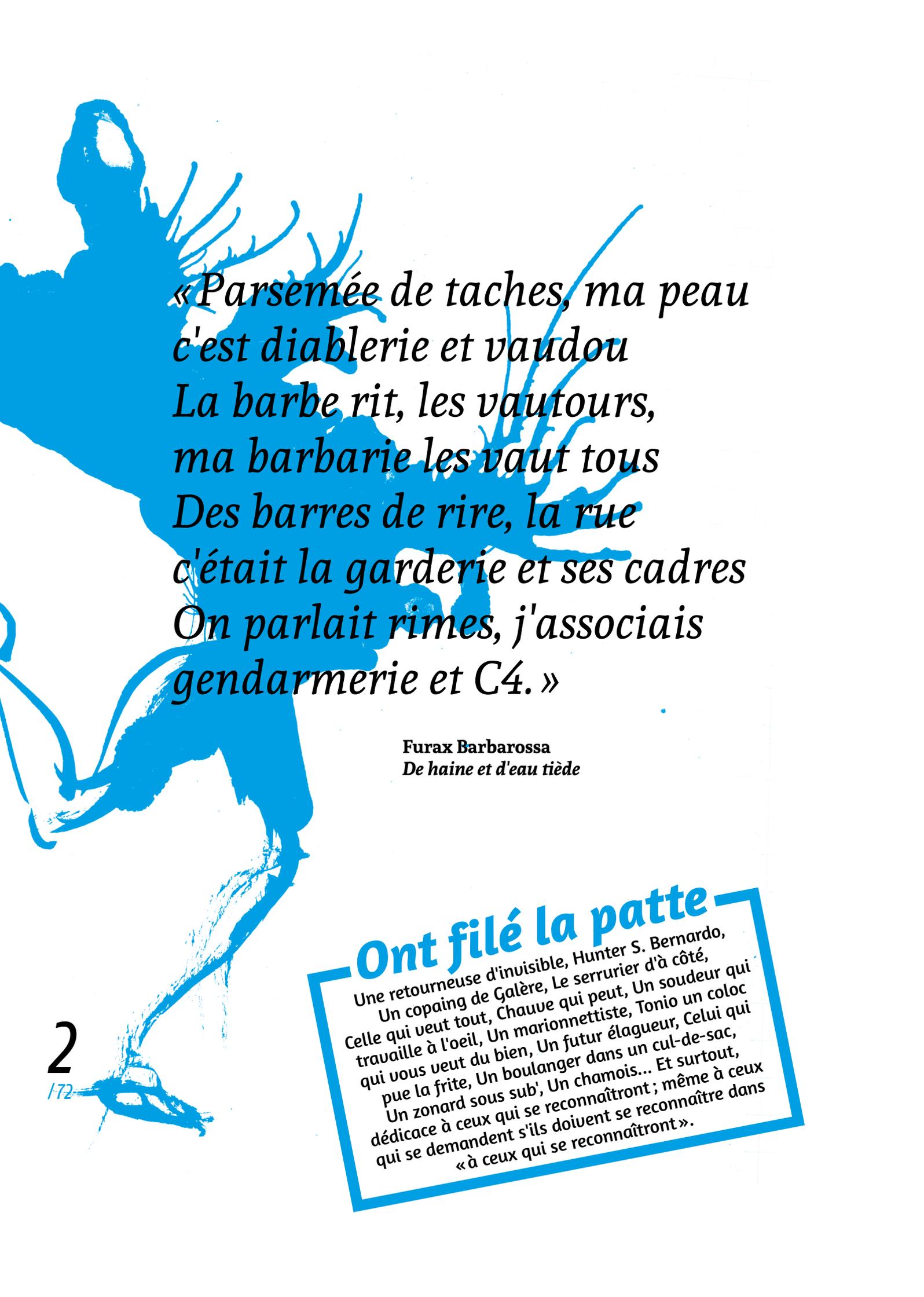


SEPTEMBRE 2016
*Parution super
irrégulière*

#3
Gratos

Rafale

Le copain des bois de la débrouille



*« Parsemée de taches, ma peau
c'est diablerie et vaudou
La barbe rit, les vautours,
ma barbarie les vaut tous
Des barres de rire, la rue
c'était la garderie et ses cadres
On parlait rimes, j'associais
gendarmerie et C4. »*

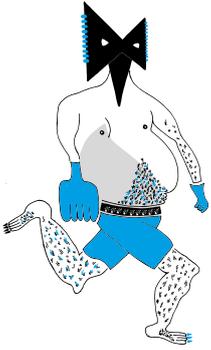
Furax Barbarossa
De haine et d'eau tiède

Ont filé la patte

Une retourneuse d'invisible, Hunter S. Bernardo,
Un copaing de Galère, Le serrurier d'à côté,
Celle qui veut tout, Chauve qui peut, Un soudeur qui
travaille à l'oeil, Un marionnettiste, Tonio un coloc
qui vous veut du bien, Un futur élagueur, Celui qui
pue la frite, Un boulanger dans un cul-de-sac,
Un zonard sous sub', Un chamois... Et surtout,
dédicace à ceux qui se reconnaîtront ; même à ceux
qui se demandent s'ils doivent se reconnaître dans
« à ceux qui se reconnaîtront ».

EDITO

Cher lecteur,



On te manquait un peu ? Beaucoup ? Voire, tu trépanais carrément à l'idée d'avoir enfin ce nouveau numéro entre les mains ?

C'est vrai, ça fait un bail depuis l'opus 2. Pile-poil deux ans. Mais sache que cette longue attente n'était pas notre faute. On n'a pas eu le choix, on a dû fuir les uniformes. Et aujourd'hui, on se cache toujours. Oui, nous écrivons ces lignes depuis des contrées clandestines. Un bouclage en mode cavale, c'est pas des plus faciles.

Tu veux plus de détails ? Petit curieux...

Une certaine nuit de juillet – 2 H47 sur nos montres synchronisées – dans une zone commerciale quelconque. On se sert de notre plus beau Crac (p. 29) pour pénétrer dans un entrepôt de la Foir'Fouille. C'est qu'on a décidé de faire honneur à une invitation à une soirée déguisée – promis, nous serons les plus beaux pour aller danser. Larchouma. Une fois à l'intérieur, on déambule dans les rayons, frontales sur le front et mimines au fond des gants. Tranquilles. L'entrepôt est tout à nous, on se sent les rois du monde. On essaye des déguisements. On s'amuse. On déconne. On en fait trop. L'un se sert allègrement dans le rayon feux d'artifices tout en enfilant une perruque d'Elvis Presley ; l'une, possédée, fait un footing sur un tapis roulant ; pendant que d'autres, hilares, font un autodafé des cahiers de vacances – sus aux devoirs !

On décide finalement de repartir, on s'engouffre à huit dans la 106, on s'embourbe dans un champ, on tombe en panne sur le périph', on repart grâce au bidon d'huile qui traînait dans le coffre (p. 6). Quelle course ! On n'en peut plus, bordel, faut qu'on se pose. Heureusement qu'on arrive. Home, sweet home. Et quelques minutes plus tard, jouasses, on savoure une infusion à la menthe poivrée et à l'aigremoine (p. 14), avachis dans nos canap', tout en nous enfumant d'opium chipé dans un champ pharmaceutique (p. 60). Et c'est en attisant le feu dans le poêle récemment fabriqué (p. 37) que feu Elvis se rend compte d'un détail pour le moins dérangeant : il a oublié sa perruque dans la Foir'Fouille – laissant ainsi son ADN à la maison poulaga. Malheur.

Quelques jours plus tard, un matin bien matinal, on prend le café chez la voisine – celle qui radote et collectionne les chats – quand on entend de grands bruits de bois explosé. Les flics. Qui défoncent notre porte à coups de bélier. Alors que la voisine nous ressert de la tarte et du café, nous imaginons, le regard amusé, la trombine du condé soulevant les couettes une à une, se rendant compte que des mannequins nous remplaçaient.

Puis on se concerta – on fait quoi ? Devant l'ampleur des accusations pesant sur nous et après un chifumi en soixante manches, décision est prise : on part ensemble en cavale. Pour mieux échapper aux bleus, nous passons nos passeports au zapper RFID (p. 11) puis les brûlons, simplement. Mais surtout, nous convenons d'une stratégie toute particulière : nous allons nous cacher en chaque lecteur. Impossible de nous trouver, alors. Il va sans dire – et nous sommes désolés de te compromettre ainsi – que tu te trouves dès lors complice de nos précédents forfaits. Ce qu'on appelle une lecture impliquée. Tu lis, tu es coupable. Ne t'en fais pas, pourtant : c'est en misant sur le nombre et la multiplicité que nous resterons à l'abri. Fais donc tourner cette revue autant que possible...

Cher lecteur, voilà pourquoi quasiment deux ans séparent ce numéro du précédent.
On prend le temps. On garde le cap. On lâche rien.

Et on disparaît...

Au menu

Decaux : dégâts (p. 4) ♦ Mets de l'huile (p. 6) ♦ RFID, je zappe et je mate (p. 11) ♦ Trousse de secours – Cuisine tes medocs (p. 13) ♦ Voler de ses propres mains (p. 19) ♦ Les en-dehors – « Aussi longtemps que les hommes resteront ce qu'ils sont » (p. 21) ♦ L'art du bégaiement vandale (p. 25) ♦ Pirate l'éclairage public (p. 27) ♦ Breaking news : les serrures se défoncent au crac ! (p. 29) ♦ Alternatives au serrurier (p. 32) ♦ Chauffe Marcel ! Fais péter ton poêle à bois (p. 37) ♦ Un compteur, ça se bloque, t'es au courant ? (p. 40) ♦ Anonymat sur Internet – Les premiers pas (p. 43) ♦ Floreal Cuadrado : « Le faussaire est un homme de l'ombre qui sait y rester » (p. 46) ♦ Vrais ou faux : on s'en tamponne (p. 54) ♦ Opé Opium (p. 58) ♦ T'en as trop pris, mec... (p. 59) ♦ Carte d'identité – Dans le secret des algorithmes de contrôle (p. 63) ♦ Menu : quand y'en a pour cent... ben, y'en a pour cent (p. 66)

Decaux:

DÉGÂTS

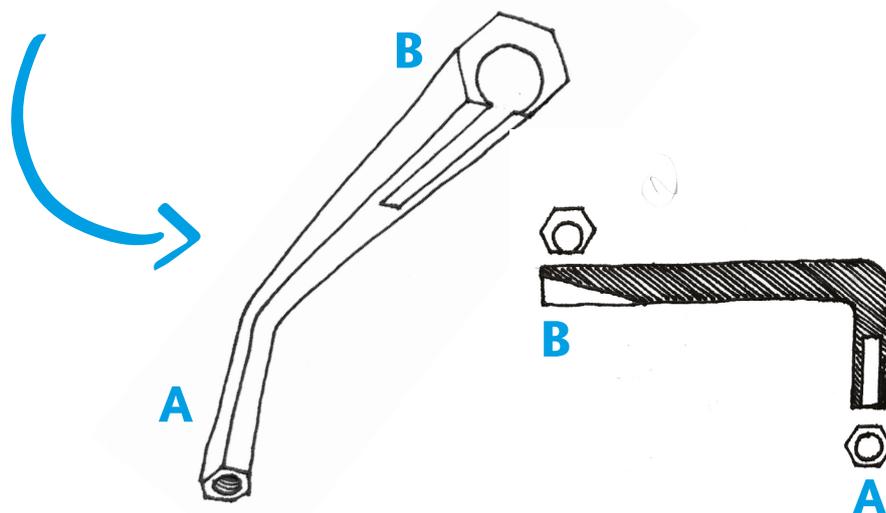
Rien de plus simple que d'ouvrir ces petits placards à pub nommés « sucette ». Il suffit d'une clef spéciale, et hop – la bobinette cherra. L'objet de cet article est de vous expliquer comment en fabriquer une le plus facilement possible.

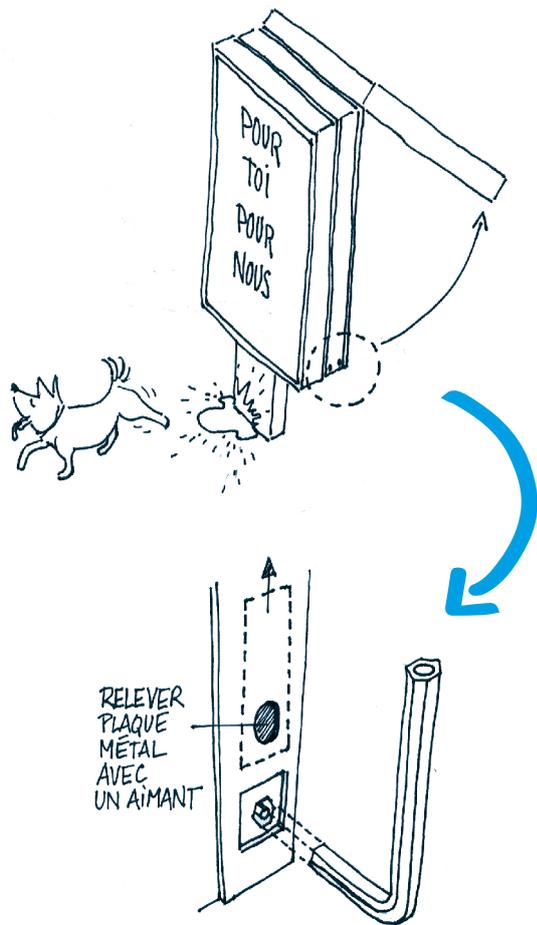
Un peu d'observation, d'abord. Mate le flanc d'une sucette Decaux. Tu vois les deux trous situés à sa base? Bien. Regarde maintenant d'un peu plus près – à l'intérieur –, il y a cette serrure qui ressemble à s'y méprendre à une femelle de clef Allen. À ceci près qu'elle présente au milieu un appendice... qui sert justement à ne pas pouvoir utiliser une simple clef Allen pour ouvrir la sucette - l'appendice la bloquerait. Voici donc ta mission : modifier cette clef pour qu'elle puisse s'enfoncer dans la serrure.

Le mieux est que tu te procures une clef Allen de 6, c'est la taille la plus adaptée.. Comme la tige qui obstrue la serrure femelle fait bien 8 ou 9 millimètres de long, il faut que le trou que nous allons faire dans la clef mesure au moins 10 mm. Comment le réaliser, ce trou ? Il existe deux écoles : [A] soit percer la clef dans la longueur avec un foret en métal, [B] soit découper la face supérieure de la tige à la dremel. Les schémas ci-dessous présentent ces deux techniques.

D'un côté, le trou percé au foret (il est vivement conseillé de bloquer la clef dans un étau et d'utiliser une perceuse à colonne : la clef est souvent en acier trempé). De l'autre côté, la découpe à la dremel - ici, il te faudra prendre soin de le découper assez en profondeur tout en gardant, quand on la regarde de face, les six pans nécessaires pour bien agripper la serrure.

Ça y est : te voilà armé de ta clef Allen spéciale. Ne reste plus qu'à l'insérer dans l'un des deux trous situés sur le flanc de la sucette – selon la face que tu veux ouvrir. Le schéma de la page suivante te montre de façon explicite où se trouvent les trous et dans quel sens tourner la clef.





Dernière précision : sur certaines sucettes ou sur les abribus, la serrure peut sembler inaccessible, l'emplacement des trous étant dissimulé par un cache métallique. En fait, ce cache repose sur une sorte de glissière ; il se lève vers le haut, libérant l'accès aux trous. Pour le mettre en mouvement, il te faut un puissant aimant – tu peux par exemple en récupérer un sur un disque dur ou sur une brosse magnétique de nettoyage d'aquarium. Positionne cet aimant (la flèche du schéma 3 t'indique où) et glisse-le vers le haut. Bingo : la trappe s'ouvre et tu as désormais accès au trou où insérer ta clef Allen modifiée.

**À vos clefs,
prêt, partez.
Piratez-nous
tout ça! ✕**



METS DE L'HUILE

Pour te serrer la main, Daniel tend son poignet, toujours. La faute aux paluches pleines de cambouis. Il t'invite ensuite sur sa terrasse, t'offre une tasse de thé et, alors que ses poules picorent entre tes jambes, te fait entrer dans son univers : celui de la bricole, de la mécanique, du détournement d'objets en tous genres. Et pour peu que tu le lances sur un sujet lui tenant particulièrement à cœur, comme l'autonomie énergétique ou la réappropriation de la mobilité, voilà que Daniel s'emballa, parle avec verve, agitant les bras en tous sens. Véritablement passionné, le bonhomme. Et pas du genre à faire les choses à moitié. Depuis des années, ce mécano à l'esprit aiguisé bricole ainsi des moteurs diesel, pour qu'ils puissent rouler à l'huile de friture. Une expérience qu'il partage ici.

Comment en es-tu venu à rouler à l'huile ?

« Je suivais à l'époque une formation en agronomie, et je me suis retrouvé en stage chez un agriculteur normand. Tous ses véhicules, agricoles et personnels, carbureraient à l'huile. Ça m'a marqué, j'y ai vu un moyen de rouler différemment. De vivre autrement, aussi. Parce que rouler à l'huile induit davantage qu'un simple changement de carburant – au fond, il s'agit d'imaginer d'autres façons de vivre, de cultiver un certain art de la débrouille. Et à une échelle locale, en plus. Rouler à l'huile implique en effet de trouver un certain nombre de commerçants acceptant de te donner leur huile usagée. Ou de devenir pote avec le mec du coin qui touche sa bille en mécanique. Ou encore de savoir s'arranger avec le gars du contrôle technique pour qu'il ferme un peu les yeux (notamment sur le fait que le bas de caisse de ton véhicule est maculé d'huile). En somme, il s'agit de se constituer un réseau – c'est aussi important que de reprendre le contrôle de la mécanique.

Si j'ai vraiment plongé dans l'huile, c'est grâce à la rencontre de certaines personnes qui m'ont beaucoup appris. Pas seulement en mécanique et en bricolage, mais plus généralement en me faisant découvrir le monde des alternatives. Parce que tout est lié. Tu te dis que tu installerais bien un kit de bicarburation, tu commences donc à t'intéresser au circuit de carburation, tu plonges dans le moteur, puis tu te rends compte qu'il va falloir "déplacer" certaines pièces qui gênent l'installation du kit, que tu vas aussi devoir intervenir

sur le circuit d'eau afin de faire chauffer l'huile, que tu devras poser des vannes sur le circuit de carburant... Et tu finis naturellement par te demander : 'Pourquoi je ne ferais pas mon embrayage moi-même ? Et mon joint de culasse ? Et mes plaquettes ?' Bref, tu mets les mains dans le cambouis, tu apprends et tu progresses. »

Concrètement, comment récupères-tu l'huile ?

« Au départ, j'ai rejoint une association informant sur l'utilisation de l'huile végétale dans les moteurs. Son but est de transmettre tout un savoir, de la récupération à la filtration de l'huile, en passant par la transformation des moteurs. Et aussi, de permettre à ses membres de s'entraider. On récupérait l'huile ensemble, puis on la filtrait dans le local de l'association. Inutile que chacun bricole sa propre station de filtration, il vaut mieux tout mettre en commun.

À en croire une idée fausse assez répandue, il serait de plus en plus difficile de trouver de l'huile de friture, parce que les gens seraient toujours plus nombreux à en récupérer. Il y a là une part de vérité : le rapport des récupérateurs avec les restaurateurs a changé. Au début, ces derniers allaient même jusqu'à payer les récupérateurs, parce qu'ils leur évitaient de se coltiner le trajet jusqu'à la déchetterie. Puis l'usage de l'huile de friture s'est répandu, et les restaurateurs ont logiquement arrêté de payer, voyant le parti que les récupérateurs en tiraient. Pire, aujourd'hui, certaines sociétés spécialisées dans la récupération d'huile payent

carrément les restaurateurs – 10 ou 20 centimes le litre... Elles vont même jusqu'à leur faire signer un contrat d'exclusivité, pour être les seules à pouvoir récupérer leur huile. Ça a beaucoup changé, donc. Mais cette idée de la fin des plans récup' est quand même fausse – dénicher des restaurateurs donnant leur huile reste assez simple. Ceux-ci préfèrent souvent refiler leur huile à une personne sympa, qui fait ça pour la débrouille et l'écologie, plutôt que la vendre à une grosse boîte infâme qui en a fait un *business*.»

Une fois que tu as récupéré tes bidons d'huile, il faut décanter. Comment se passe cette étape ?

«Le plus simple c'est de laisser l'huile reposer dans les bidons. De la laisser décanter pendant environ trois semaines. C'est une étape primordiale, qui représente 95 % du taf. Toutes les huiles lourdes (ce qu'on appelle la mélasse) tombent au fond, tu ne dois garder que l'huile claire, au-dessus. Certains utilisent un seul et énorme récipient, par exemple une tonne à eau, qu'ils remplissent au fur et à mesure des tournées de récup'. Problème : ça flingue la décantation, chaque ajout d'huile conduisant à mélanger une nouvelle fois l'ensemble. Il vaut donc mieux utiliser un stock de nombreux petits bidons qu'un seul gros.

Il faut aussi savoir que la température ambiante joue un rôle important dans la décantation. Pour une raison simple : les différents types d'huiles ne se figent pas à la même température. Par exemple, l'huile d'arachide reste liquide au-dessus de quinze degrés, elle se fige en dessous. Et comme plusieurs types d'huiles sont souvent mélangés dans un même bidon, plusieurs couches finissent par se former. Ainsi, après décantation, tu retrouveras tout en haut l'huile de colza, en dessous le tournesol, puis l'huile d'arachide, l'huile d'olive et enfin l'huile de palme. En hiver, les couches inférieures se solidifient (arachide, olive, palme) quand les autres restent liquides (tournesol et colza). En été, la couche d'arachide fond et devient utilisable. Quant à l'huile de palme, il faut de grosses chaleurs, au-dessus de 35 °C, pour qu'elle commence à se liquéfier.

Tu as donc intérêt à séparer les huiles d'hiver des huiles d'été. Dès qu'il fait chaud, tu en profites pour filtrer et cramer les fonds de bidons. Au plus fort de l'hiver, par contre, tu risques de galérer un peu : même l'huile de colza, celle qui fige le plus bas, se transforme en beurre vers -5 °C... Enfin, dernière remarque : les huiles cuites figent moins vite que les huiles neuves. Un bon point pour l'huile de friture.»

Une fois la décantation effectuée, que faut-il faire ?

«L'étape suivante, c'est la préfiltration. C'est tout bête, tu as juste besoin d'une grosse poubelle recouverte d'un drap, qui retiendra les bouts de frites et autres merdes flottant dans l'huile. Il te suffit de verser tes bidons dessus, tout doucement, en faisant bien attention d'arrêter quand tu arrives à la couche de mélasse. Pour gâcher le moins possible, tu peux garder la mélasse de tout tes fonds de bidons, la réunir dans un même récipient et la remettre à décanter.

Après la préfiltration, il ne te reste qu'une seule étape avant de pouvoir utiliser ton huile : la filtration. L'idéal, c'est de se constituer une petite station de filtrage et de faire passer l'huile par trois filtres à piscine de calibres différents – une cartouche de vingt microns, une autre de cinq et une troisième d'un micron. Une fois filtrée ainsi, l'huile est propre.

Beaucoup de gens roulent à l'huile en mélangeant huile et gazole dans un même réservoir. Dans ce cas, il vaut mieux effectuer le mélange dans des bidons plutôt que directement dans le réservoir. Parce que si tu verses de l'huile dans le gazole, il y a de fortes chances qu'elle se dépose au fond, un peu à la manière du sirop dans l'eau (s'il est versé avant l'eau, il se mélange à elle ; s'il est versé après, il reste au fond du verre).»

Parce que rouler à l'huile induit davantage qu'un simple changement de carburant – au fond, il s'agit d'imaginer d'autres façons de vivre, de cultiver un certain art de la débrouille.

On a donc notre huile de friture prête à utilisation. Il suffit de l'ajouter au gazole ?

«Dans l'absolu, oui. Ton moteur diesel peut en effet tolérer un certain pourcentage d'huile. Mais attention, je dis bien : 'tolérer'. Deux éléments entrent en jeu, qui vont influencer sur cette tolérance.

Se pose tout d'abord la question de la résistance de la pompe à injection à la viscosité du carburant. C'est important : si ta pompe n'est pas assez solide, elle casse. Boum. Ce risque n'existe pas avec les moteurs datant d'avant 2000 - citons les turbo D, les XUD sur les 306, les Partner, les ZX, les 405, 205, etc., ainsi que les vieilles Renault, BM, Opel et Mercedes. La plupart des diesels sont équipés de pompes rotatives. Mais elles ne se valent pas toutes : il faut distinguer les pompes Bosch (et leur dérivé Denso) des pompes Lucas (et leurs dérivés Delphi et Rotodiesel). Connaître la marque de sa pompe est simple : c'est écrit dessus. Le nom de Bosch est directement gravé sur la pompe, quand celui de Lucas s'affiche sur une petite plaque. Si les lettres ne sont plus lisibles, il existe un autre moyen de les distinguer : la forme de la tête haute-pression (l'endroit où sont connectées les durits haute-pression) des Lucas est ronde ; alors qu'elle est carrée pour les Bosch et assimilées. Avec les Bosch, ça roule tout seul : elles sont très solides. Par contre, les Lucas affichent une petite faiblesse sur l'arbre d'entraînement. Il s'agit d'une fragilité voulue par le constructeur, l'idée étant que si la pompe se met à forcer parce que le réservoir contient quelque chose de bizarre, l'arbre de la pompe sera le seul à péter, et non toute la distribution. Ce n'est pas idiot de la part

des constructeurs : il vaut mieux que ce soit la pompe qui lâche plutôt que le moteur. Mais ça pose problème à qui veut rouler à l'huile. On se retrouve en effet dans le cas d'une tolérance médiane : la pompe force, mais ne casse pas la distribution.

Par ailleurs, tu dois aussi tenir compte de la température de fonctionnement de ton moteur. Pour que tu comprennes, je vais prendre l'exemple d'un feu de cheminée : s'il tire bien, il ne laisse que des cendres blanches, signe d'une très bonne combustion ; mais si le tirage est obstrué et que le bois est un peu humide, la combustion se fait imparfaitement et de la suie se dépose sur la vitre et dans le conduit. Pour un moteur, c'est pareil : avec une température de flamme très forte, la combustion ne laisse pas de dépôts. Il en va de l'huile comme du mauvais bois, il faut que ça chauffe fort pour pas encrasser le moteur.

Je dois ici dire un mot de la différence entre moteur à injection directe et moteur à injection indirecte. Pour ces derniers, pas de problème : grâce à leur préchambre, ils affichent une température de fonctionnement élevée, et ils brûlent donc tout et n'importe quoi. Mais ce n'est pas le cas des moteurs à injection directe – avec eux, rouler à l'huile s'avère beaucoup plus compliqué. Il faut alors faire très attention à la charge moteur. C'est-à-dire à la façon dont tu appuies sur l'accélérateur, ce qui injecte plus ou moins de gazole et qui produit une flamme plus ou moins forte. Avec une injection directe, il est donc conseillé de rouler à charge. En clair, de faire chauffer le moteur (en privilégiant les axes dégagés et en appuyant sur l'accélérateur, voire à l'extrême en tirant une remorque ou en remontant un peu le frein à main) et de recourir à la bicarburation - tu commences à rouler au gazole, pour bien faire chauffer le moteur ; et dès que tu te retrouves sur un axe bien dégagé (où tu vas pouvoir appuyer sur le champignon et donc être en charge), tu bascules à l'huile. »

Quel est le pourcentage d'huile utilisable ?

« Là-aussi, ça dépend. Pour les moteurs à injection indirecte, pas de problème : grâce à une combustion très efficace (peu importe que tu sois en charge ou non), le pourcentage d'huile peut être élevé, voire très élevé. Mais dans tous les cas, il doit être réduit à l'approche de l'hiver, quand l'huile se fait moins liquide, afin d'éviter tout risque de casse de la pompe. Et même si ta pompe est de marque Bosch – elle est solide, pas immortelle... »

Tu veux des chiffres ? Si ta pompe est une Bosch, tu peux rouler à 80 ou 100 % d'huile en été, et 50 % en hiver. Et s'il s'agit d'une Lucas, il ne faut pas monter à plus de 50 % en été, et 10 à 20 % en hiver. Si tu rêves de rouler à 100 % même en hiver, il n'existe qu'une seule solution : la bicarburation, grâce à l'installation d'un second réservoir sur ta voiture. Tu démarres au gazole, avant de passer à l'huile dès que le moteur est chaud (sans oublier de purger ton moteur avant d'arriver à destination, en rebasculant sur le gazole). C'est aussi la seule solution à mettre en œuvre si ton moteur est à injection directe ; pas le choix. »

Est-il possible d'améliorer ce pourcentage sans recourir à la bicarburation ?

« En restant en monocarburation (un seul réservoir, donc), je te conseille de placer une petite pompe en sortie de réservoir pour soulager la pompe à injection ; n'importe quelle pompe de gavage fera l'affaire. Tu peux aussi installer un chauffeur électrique, à allumer un peu avant ton moteur. Il fera monter la température d'une dizaine ou d'une quinzaine de degrés, ce qui facilitera le démarrage. Au bout de trois ou quatre tours moteur, l'huile sera tiède dans la pompe ; et en deux ou trois minutes, le circuit sera chaud. Selon la pompe qui équipe ton moteur, ce système permet de passer de 30 à 50 % d'huile ou de 80 à 100 %. Intéressant, donc. Mais moins que la bicarburation, qui permet – elle – de rouler à 100 % d'huile en plein hiver. »

Peux-tu nous en dire un peu plus sur ce système ?

« La bicarburation a deux gros avantages. De un, je l'ai dit, elle te permet de rouler à 100 % d'huile. Et de deux, elle est plus rassurante. Parce qu'en cas de problème avec le circuit d'huile (imaginons qu'elle se fige dans le réservoir, qu'un filtre se bouche ou qu'un échangeur ne fonctionne plus), tu peux toujours rentrer chez toi en roulant au gazole.

Le principe est tout simple : deux circuits et deux réservoirs coexistent. D'un côté, le circuit d'origine, celui du gazole (qui peut être légèrement dérouté si tu changes ton réservoir de place), de l'autre, celui que tu as installés, le circuit d'huile. Une électrovanne 3 voies, avec une entrée et deux sorties, permet de passer d'un réservoir à l'autre ; elle se loge sous le capot, et se commande via un bouton situé dans l'habitacle. Avec le réservoir à huile, on va chercher à chauffer le carburant, et pour ça on va utiliser des échangeurs à plaque, avec d'un côté l'eau du moteur qui passe, et à contre-courant l'huile. Ici, on récupère la chaleur de l'eau de refroidissement pour faire monter l'huile en température.

La cerise sur le gâteau, c'est que ça ne consomme pas d'énergie, puisqu'on ne tire pas sur l'alternateur pour chauffer l'huile avec des résistances. Enfin, ultime coquetterie, il est possible d'installer un filtre à carburant chauffé, qui aidera à la filtration (parce que c'est mieux de filtrer à chaud qu'à froid). Mais ce n'est pas indispensable. La base de ton système de bicarburation se résume donc à deux réservoirs, à une vanne et à un échangeur à plaques.

Se pose la question de l'emplacement du second réservoir, qui accueille l'huile. La plupart des gens réservent leur réservoir d'origine au gazole, et ils en posent un second dans le coffre ou à la place de la roue de secours. Je conseillerais plutôt l'inverse : utiliser le réservoir principal pour l'huile, et installer le deuxième sous le capot, soit un petit bidon de cinq à dix litres qui accueillera le gazole. Pas besoin qu'il soit plus gros, puisque tu ne l'utilises qu'au démarrage. Avantage supplémentaire : l'habitacle de ta voiture ne sent pas la frite...

Dans tous les cas, rouler à l'huile implique de changer fréquemment le filtre à gazole - tous les 10, 15 ou 20 000 bornes. Non que ton carburant soit sale (enfin, un peu quand même...). Mais plutôt que le papier du filtre à carburant et l'huile ne font pas bon ménage. Pour y remédier, tu peux remplacer le filtre à papier par des filtres lavables, de chaudière, avec des mailles en inox ou en plastique de 0,2 millimètres. Si tu as bien filtré ton huile avant, c'est suffisant pour virer les bouts de poussières ou de merde qui se sont insérés dans le réservoir quand tu as fait le plein. Comme tu ne le fais jamais en pleine tempête de sable, ça passe...»

Si tu y réfléchis, trimbaler de la ferraille et des gens sur une route ne sert à rien. C'est un luxe, à la fois financier (même si rouler à l'huile coûte beaucoup moins cher) et écologique.

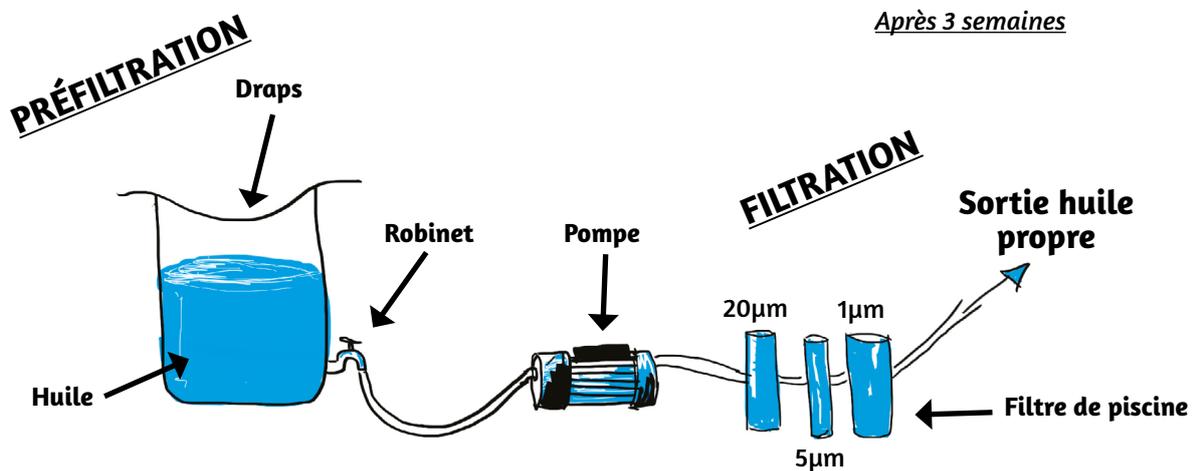
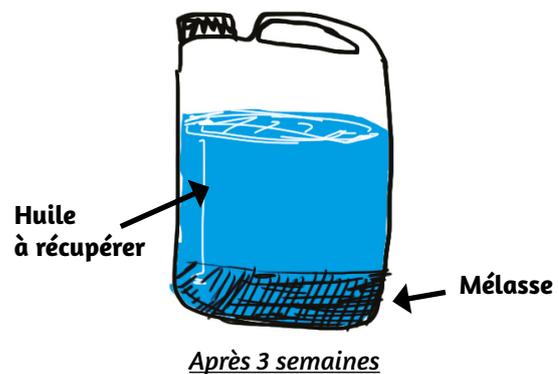
**Quittons le domaine strictement mécanique...
Qu'est-ce que rouler à l'huile de friture implique politiquement pour toi?**

«Ça consiste d'abord à recourir au carburant le plus 'propre' qu'on puisse trouver aujourd'hui. Mais ça reste une solution à petite échelle, qui ne doit pas empêcher de se poser la question de la place de la bagnole dans nos vies. Quand prendre sa voiture? Comment utiliser le moins possible d'engins motorisés? Parce qu'il ne faut pas se leurrer : même en roulant

à 100 % d'huile, tu continues à consommer un produit à haute valeur énergétique. Un produit que tu crames dans du rien. Si tu y réfléchis, trimbaler de la ferraille et des gens sur une route ne sert à rien. C'est un luxe, à la fois financier (même si rouler à l'huile coûte beaucoup moins cher) et écologique.

Et puis, il ne faut pas se faire d'illusions : le capitalisme sait très bien résorber ce genre d'alternative. Je le soulignais au début d'entretien, des entreprises se sont lancées sur ce créneau, et elles commencent à payer pour la récup'. Après l'avoir créé, elles mettent en quelque sorte la pression sur le 'marché de l'huile'. Elles font leur beurre en revendant l'huile sous forme de biodiesel aux boîtes qui approvisionnent les stations-service. Une vraie martingale, les lois européennes imposant désormais l'ajout d'environ 7% de biodiesel au gazole. Et là pour le coup, il ne s'agit pas que d'huile de récup', mais aussi d'huile de palme (avec tous les dommages induits par une monoculture intensive). Le pire, c'est que les industriels ne sont pas les seuls. Même au sein du réseau d'associations qui incitent à rouler à l'huile de friture, certaines s'essaient à en faire un business, quitte à travailler main dans la main avec les politiciens locaux et à leur permettre d'endosser une sorte d'étiquette verte. Ces gens parlent de 'gisement d'huile', de 'ressources à utiliser', de 'marges de je-ne-sais-quoi'... Rien à voir avec le rapport à la récup' d'huile promu par l'association à laquelle je participe, qui part du principe évident qu'elle n'a rien à vendre et qui se refuse à rentrer dans une dynamique de marché.

Notre état d'esprit, c'est de gagner en autonomie vis-à-vis de cette société offrant peu de solutions pour se déplacer sans passer par les grands industriels. Et aussi, de lutter contre l'obsolescence programmée : seuls les vieux moteurs permettent de rouler à l'huile. Il faut donc les maintenir en état, aller chercher des pièces dans les casses, user d'ingéniosité et se réapproprier la mécanique.»





* Extrait du livre **TOUT, savoir faire**
 On te conseille vivement de le choper
 en contactant cette adresse :
tout@to-ut.org

RFID

je zappe et je mate

Elles sont partout. Et jusque dans les plus reculées des pâtures. Accrochées aux oreilles des brebis et des moutons qui y paissent, elles se font faussement discrètes - les signes de la sinistre expansion de la machine industrielle ne se donnent pas toujours à lire du premier regard. Mais du second, si. Il suffit de se pencher sur le sujet et de se documenter un brin pour constater l'omniprésence des puces RFID dans notre quotidien, des antivols aux cartes de transport, des passeports biométriques aux animaux d'élevage. Leur expansion semble irrésistible, menée tambours battants, au prétexte de jolis mots bateaux - traçabilité, sécurité, efficacité, gestion des stocks, diminution des risques. Lesquels camouflent bien mal le triste envers du décor : domestication, contrôle social et flicage. Détestables, les puces RFID ? Certes. À combattre ? Sans nul doute. Et ça tombe bien, voici justement un moyen de les niquer.

PRINCIPE DU ZAPPER RFID

Une puce RFID est une puce électronique munie d'une mémoire (une puce de silicium) et d'un système de communication sans-fil (en général, une antenne utilisant une fréquence de 13,26 MHz). Comme son nom l'indique (*Radio Frequency Identification*), la puce RFID émet des fréquences radio permettant d'identifier l'objet ou l'être vivant sur lequel elle est posée.

Pour cible de notre attaque, la puce de silicium. Il s'agit de la détruire de façon irréversible en générant un champ électromagnétique bref et puissant - sur le même principe que l'EMP (ou bombe électromagnétique), mais en plus petit et mignon.

CONSTRUCTION

Pour fabriquer ce zapper RFID, tu vas te servir d'un appareil photo jetable avec flash - ce dernier est équipé d'une pile et d'un condensateur, d'une puissance de 300 V. L'idée est donc de récupérer tout le circuit de charge du flash, et de le remplacer par une bobine, dans lequel passera ce fort courant électrique.

Et concrètement, comment ça se passe ? Commence par ouvrir l'appareil photo - la plupart du temps, le boîtier est composé de deux coques en plastique emboîtées l'une dans l'autre et maintenues par des ergots autobloquants. Puis vires la pellicule, ce qui te donne accès au circuit électrique. Soit une pile de 1,5 V, un petit interrupteur au milieu du circuit, celui sur lequel on appuie quand on veut charger le flash avant de prendre une photo (tu vas l'utiliser pour charger le condensateur qui te permettra de niquer la puce), une LED (elle servira de témoin indiquant si le

condensateur est bien chargé), le flash, et enfin le condensateur (juste derrière le flash).

Attention : avant de toucher à quoi que ce soit, il faut que tu vides le condensateur. Si tu oublies cette étape, il y a de fortes chances pour que tu écopes d'une bonne châtaigne de 300 V dans les chicots. Tu ne mourras pas, ce qui est plutôt rassurant, mais tu la sentiras passer quand même... Bref, sers-toi d'un tournevis isolé pour enlever la pile (qui est reliée au + du condensateur), avant de mettre en contact les deux pattes du condensateur grâce à la pointe de ton tournevis. Si le condensateur est chargé, il se produit alors un gros bruit et une petite étincelle. Et voilà : tu peux bosser en toute sécurité.

Tu vas maintenant enlever le flash. Coupe les trois fils électriques qui arrivent à lui ¹ ; il vaut mieux les trancher à ras du flash, parce qu'il sont assez courts et que tu

auras besoin d'un peu de longueur par la suite. Ces trois fils sont rouge, orange, et blanc. Tu n'auras besoin que des deux premiers, pas du blanc (il sert en fait à lancer une impulsion de très haute tension dans l'enveloppe du tube au xénon, ce qui provoque une ionisation du gaz dans le tube... et hop, de la lumière sort du flash ! Mais comme on vient de jarter ce dernier, on s'en branle).

Avant de finalement passer au montage, tu dois encore fabriquer ta bobine. Tu peux (comme nous) utiliser du câble d'électricien de 1,5 millimètres pour faire cinq tours (de 4 centimètres de diamètre pour notre essai), mais rien d'obligatoire : cela fonctionne avec d'autres diamètres et nombres de tours - certains fabriquent même des bobines rectangulaires...

La suite est simple, et ne nécessite que de très basiques connaissances en soudure à l'étain. Comme sur le schéma, tu soudes un fil de ta bobine à l'un des deux fils (le rouge ou l'orange) de l'appareil photo, avant de souder l'autre fil de la bobine à ton interrupteur². Puis tu joins l'autre côté de l'interrupteur à l'autre fil de l'appareil photo. Et hop, le circuit est fermé, et ton zapper est prêt à... zapper !

UTILISATION

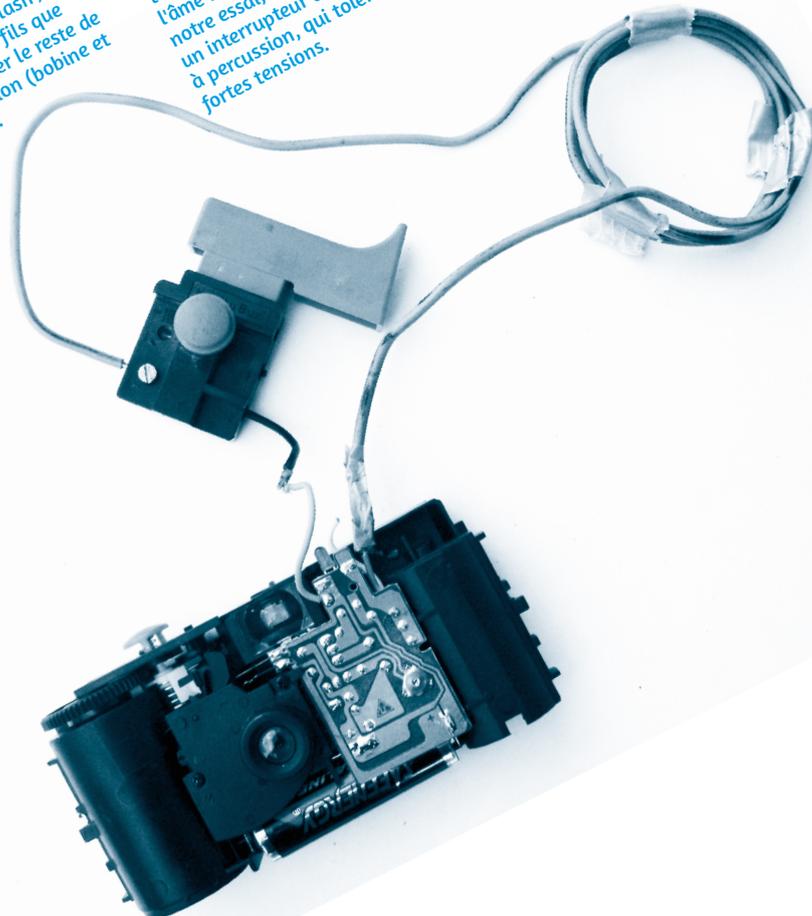
C'est ultra facile. Pose sur une table cette puce RFID que tu veux détruire à tout jamais. Puis cale ton dispositif à côté, en installant la bobine sur la puce. Appuie maintenant sur le petit interrupteur (qui sert à charger le condensateur)

jusqu'à ce que la LED s'allume bien, en mode rouge étincelant. Il ne te reste plus qu'à presser le gros interrupteur que tu as rajouté. Tu entends alors un gros « clac » : félicitation, ta puce est *dead*. Voilà pour le système de base.

Il vaut mieux ne pas retirer le circuit imprimé de son boîtier en plastoque : les soudures sont fragiles, elles ne tiendront pas longtemps si ça remue en tous sens. Ce dispositif n'est donc pas très discret, et n'est en l'état pas forcément adapté pour mettre hors d'état de nuire les puces RFID qui font office d'antivol dans les magasins (simple hypothèse...). À moins de faire preuve d'imagination et de le planquer dans un appareil de la vie courante - casque audio ou téléphone portable, par exemple... En clair : sois malin, et plus aucune puce RFID ne te résistera. ✕

1 Pour faire les tests préalables à l'écriture de cet article, nous avons utilisés un Kodak FunSaver. Mais d'autres marques soudent directement le flash au circuit imprimé. Si c'est le cas de ton appareil, pas de panique : il te suffit de dé-souder le flash, avant de tirer les deux fils branchés sur le + et le - du flash ; c'est sur ces deux fils que viendra se greffer le reste de notre installation (bobine et interrupteur).

2 Attention, ton interrupteur doit être assez résistant. Sinon, il ne va pas supporter les décharges que tu lui enverras : il rendra l'âme rapidement. Pour notre essai, on a récupéré un interrupteur de perceuse à percussion, qui tolère de fortes tensions.



TROUSSE DE SECOURS

Cuisine
tes médocs

Dans le village où je vis, le dernier bar a fermé – selon le grand-père, le bled en comptait encore trois il y a pas si longtemps. L'épicerie a baissé le rideau, la mercerie aussi, et c'est la même chanson pour la boulangerie. Par contre, il y a deux commerces qui sont en pleine forme, visités au quotidien par toutes les générations, à tel point qu'on y fait la queue : les pharmacies. Ces petites entreprises qui ne connaissent pas la crise participent d'une société industrielle avare de fric. Il est pourtant facile d'éviter d'y avoir recours, au moins en ce qui concerne la parapharmacie, la bobologie et les petits ennuis de santé.

Déprimé, légèrement blessé, fatigué, enrhumé ou souffrant d'une simple gueule de bois ? Bim ! Le cachton. Comme tout le monde, tu as déjà craqué pour le commode TGV (*Tu Guéris Vite*) : une molécule chimique, et ça repart... Pas tellement le choix : tu ne connais rien aux plantes et les « recettes de grand-mère » se sont faites la malle depuis longtemps.

Mais la grand-mère – justement - voyait autre chose que de simples étendues vertes quand elle se promenait dans les chemins. Elle ne disait pas « l'herbe », d'ailleurs, mais « les plantes ». Tout en causant de l'ancien temps à son clébard Noisette, elle ramassait quelques trucs - des feuilles, des fleurs, des racines. Elle avait l'habitude de dire : « *Entre moi et le médecin, va savoir qui est malade* » - et quand il débarquait à la maison, Noisette s'occupait de ses gambettes... Bref, elle avait plus d'une corde à son arc, la mère-grand. Voici un infime extrait de ses connaissances, résumées en une petite trousse de pharmacie qui dit

« Nique la pharmacie »

Avant tout, il faut savoir que la plupart des plantes médicinales qui poussent sous nos latitudes se cueillent au printemps. À partir de la mi-mars, pense à surveiller le stade de développement de la plante ; c'est un petit réflexe à prendre, voire même un passe-temps utile quand tu conduis ta voiture ou que tu attends le bus.

Dans la plupart des cas, tu seras amené à sécher les plantes pour les utiliser. Étale-les sur du papier non imprimé, sans les superposer, dans une pièce peu lumineuse et aérée. Il faut réellement qu'elles sèchent, alors évite de les mettre dans la cave, vise plutôt le grenier. Si tes plantes perdent leurs couleurs et virent au marron, c'est que tes conditions de séchage ne sont pas bonnes.

Beaucoup de remèdes se prennent en infusion : il faut faire bouillir l'eau, la retirer du feu, y incorporer les plantes et attendre dix à vingt minutes pour profiter au max des propriétés. Autrement, aie recours aux macérâts huileux - place la plante dans un pot en verre transparent fermé de gaze à l'aide d'un élastique, recouvre-la d'huile végétale et laisse-la macérer au moins trois semaines au soleil avant de la filtrer. Si tu peux, utilise de l'huile de sésame (ce n'est pas donné, il vaut mieux la chouer) : elle pénètre mieux.

Surtout, prend garde de ne pas te tromper : certaines plantes sont toxiques. Si tu veux éviter d'avoir à t'administrer un lavement d'estomac DIY, voire d'y laisser ta peau, on te conseille de voler un livre un peu sérieux sur le sujet, avec des photos de plantes ou de bonnes illustrations pour faire tranquillement tes petites vérifications. C'est d'autant plus indispensable qu'on ne va pas effectuer un descriptif de chaque plante dans cet article, histoire qu'il ne vire pas à l'interminable roman.

Il existe plein de compositions possibles, en variant les plantes selon les symptômes. Mais celles citées ci-dessous ont l'avantage d'avoir été documentées, testées et expérimentées dans nos propres laboratoires, sur nos cobayes : nous-même. Nous avons essayé de rester simple et de faire appel essentiellement à des plantes répandues. L'idée : viser de bons résultats sans trop de fioritures.

Dans tous les cas, n'oublie pas qu'il ne s'agit pas d'une puissante molécule chimique - les effets sont moins rapides et un peu plus légers. Sois patient et attend-toi à une amélioration plutôt qu'à un miracle.

LABELLO



bourgeons de peupliers

Les bourgeons de peupliers sont à la base de cette recette. Ils contiennent en effet de la propolis, la matière *chanMé* que recueillent les abeilles pour bâtir leur ruche puis la garder propre. Il s'agit d'une sorte de nectar avec pleins de propriétés chouettes. Lorsque tu cueilleras les bourgeons, tu verras qu'il se forme sur ta main un dépôt collant marron clair. Voilà la propolis. Tu peux même goûter - pas mauvais, n'est-ce pas ?

C'est à la mi-mars qu'il faut récolter les bourgeons de peupliers, ces grands arbres longilignes qui poussent souvent au bord des rivières. Le bourgeon doit être gros mais pas encore éclos. Avec ta récolte, confectionne un macérât huileux (cf. intro), puis filtre-le. Au bain-marie, mélange ensuite l'huile récupérée avec de la cire d'abeille (9 à 12 % de cire par rapport à l'huile selon la texture désirée). Chauffe le tout jusqu'à ce qu'il devienne homogène et verse-le dans des petits pots. Laisse refroidir. Hopopop ! Voilà ton labello *DIY* prêt à être utilisé.

REMÈDE À LA GUEULE DE BOIS

Si tu as un pet' au casque après une bonne cuitasse, c'est que ton cerveau manque d'eau et surtout que ton foie a pris cher. Pour que ça aille mieux, on te recommande de boire trois fois par jour une infusion à base de **menthe poivrée** et d'**aigremoine**. La première, qui se cultive aussi bien dans le jardin que sur une fenêtre, te stimulera et aérera ta petite tête ; la seconde fera du bien à ton système gastrique. Ces deux plantes se cueillent à partir de la mi-printemps.

Si tu sors de quelques nuits endiablées et que tu te sens prêt à t'abstenir de picoler pendant quinze jours, tu peux carrément procéder à une cure de **fumeterre**. Le traitement est simple : le fumeterre *kärchérisé* le foie, il suffit de boire un litre d'infusion par jour – pendant deux semaines au maximum et sans jamais boire d'alcool (ça reviendrait à fumer une bonne clope après un long footing). Les plus coquets seront ravis d'apprendre que la cure fait du bien au teint – ta peau le vaut bien...



fumeterre

BIAFINE

DRILL

Ici, c'est le **plantain** qui fait tout le taf : il désinfecte la gorge (le miel, quant à lui, sert à adoucir ta potion). Tu n'auras aucun mal à en dégoter : le plantain est très répandu, on en trouve même sur les stades de foot. Il suffit de cueillir les feuilles avant la poussée de la fleur, puis de couper celles-ci en petits morceaux que tu fais macérer dans un pot de miel liquide, protégé de la lumière. Les plus perfectionnistes filtrent ce mélange au bout d'un mois pour ne garder que le miel ; on s'est abstenu de cette dernière étape sans constater de perte d'efficacité.

Les indications d'usage ? Facile : avale ce miel (en le gardant un moment en bouche) chaque fois que tu as la gorge irritée et enflammée, que c'est Fukushima sur ta glotte. Posologie : quatre à six fois par jour.



Tu vas ici utiliser le **millepertuis**, pour confectionner une huile dont tu te serviras comme onguent. Si tu essaies d'écraser ces fleurs (qui sont très répandues et se récoltent tout l'été) entre tes doigts, tu obtiendras une substance rouge – c'est elle que tu vas capturer avec un macérât huileux et qui donnera à ton huile sa belle couleur rouge.

Une fois que tu as filtré le macérât, stocke l'huile dans des bouteilles en verre opaque ou teinté. Une bouteille de vin et son bouchon en liège feront très bien l'affaire. Cette préparation est excellente pour la peau, elle soulage brûlures et coups de soleil ; mais attention, c'est une substance photosensible, il ne faut pas s'exposer au soleil après application. Bonus supplémentaire, elle constitue aussi une excellente huile de massage et possède des propriétés apaisantes et anxiolytiques.

PROZAC, XANAX ET ALL THIS SHIT

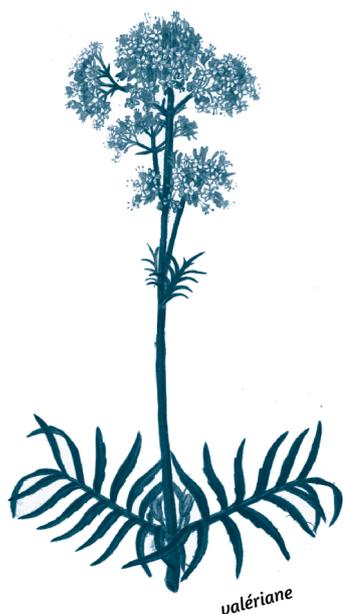
Il n'est évidemment pas question d'atteindre la puissance d'une telle came. Ni de prétendre y constituer une alternative en cas de dépression lourde. Mais voici une excellente recette pour les petites déprimés et les passages à vide – tiens bon la barre dans les phases de creux et serre les dents dans ton plumard.

Tu dois donc mélanger :

- Des feuilles et fleurs d'**aubépin**
- Du **houblon** (qui - soit dit en passant - a des toutes petites « propriétés cannabiques », comme disent les médecins)
- Des **fleurs de tilleul**
- De l'**aspérule odorante**
- De la **valériane**
- De la **verveine**
- De la **lavande**
- Du **serpolet**
- De la **camomille romaine**

Tu n'es pas obligé de tout avoir, un seul peut être efficace. On te propose là une sorte de « cocktail de la mort qui tue » mais tu peux le composer à ta guise.

Il faut boire tout ça en infusion, à volonté. Comme dit plus haut, ce n'est pas le miracle absolu mais ça amorce correctement le taf. Si tu prends en plus le temps de faire quelques exercices de respiration, les abysses devraient reculer.



APAISYL

Pour les démangeaisons de moustiques, fourmis, puces et autres insectes dits nuisibles, frictionne la zone irritée avec des feuilles de **plantains**. Ou encore, passe-y du jus de **citron** (à l'aide d'un coton). Ça devrait aller mieux. Il paraît aussi que le suc de **poireau** marche bien - on attend la prochaine piqûre pour valider...



DOLIPRANE



Il existe de nombreuses plantes à même de te soulager d'une légère fièvre ou de douleurs ; on en retiendra deux ici. La **fleur de sureau**, qui s'attaque au mal de tête. Et la **reine des prés**, qui possède (entre autres) des propriétés analgésiques. Dans les deux cas, absorbe-les en infusion - un grand bol trois à quatre fois par jour.

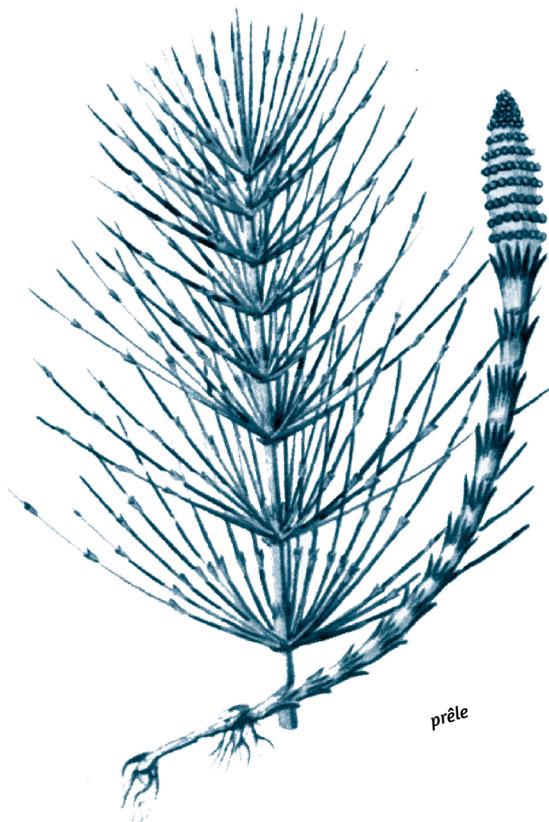
JUVAMINE

C'est l'hiver, la déprime montre le bout de son nez et le corps fatigué. Plusieurs « remèdes de grand-mère » peuvent t'aider à passer ce cap – ces plantes se consomment en infusion et quotidiennement (pendant deux à trois semaines).

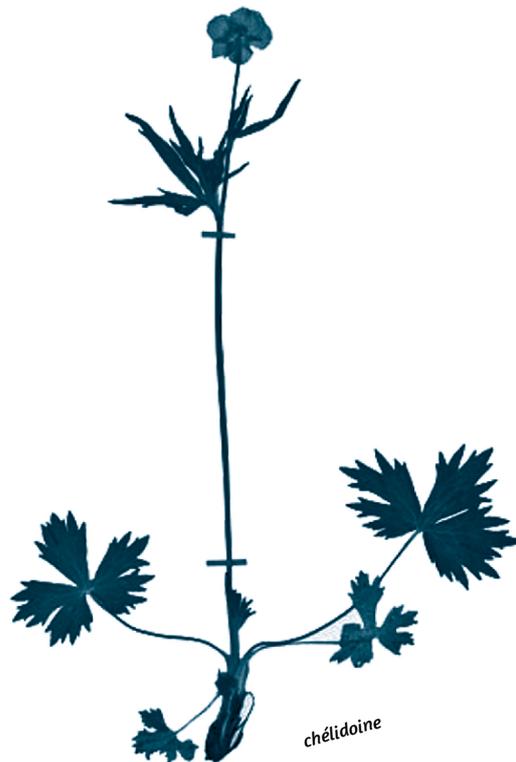
Le **gratte-cul** ou **églantier**, d'abord. Il s'agit d'une baie rouge contenant du poil à gratter (bien chiant au passage, il te faudra une patience sans fin pour en extraire le nectar). Le mieux est de manger chaque jour un peu de la chair de cette baie qui contient (comme la plupart des baies rouges) plein de vitamine C. Tu peux aussi la sécher et en consommer par infusion. Considère la baie d'églantier comme le pendant européen de la baie de gogi - le prix exorbitant en moins, le poil à gratter en plus...

Toujours au rayon vitamine C, intéresse-toi aussi à la **sisymphe** et au **serpolet** ; ces deux plantes en contiennent plein. Mais si tu souffres d'un manque de fer, alors récolte plutôt de la **gentiane bleue**. Il s'agit d'une fleur splendide, d'un bleu éclatant et sombre à la fois, qui pousse en hauteur (il faudra aller faire un tour à la montagne cet été).

Enfin, citons encore la **prêle**, célèbre pour ses effets reminéralisants. Elle pousse dans les terrains humides, le long des cours d'eau, et se ramasse de la mi-printemps jusqu'à la fin de l'été. Tu ne peux pas la rater : elle ressemble à une plante déguisée en porc-épic.



VERRUCIDE



Il existe une plante si efficace en la matière qu'elle est appelée « herbe à verrue » (son nom scientifique est « **chélidoine** »). En plus, elle pousse un peu partout. Ça tombe bien, car elle ne se conserve pas par séchage : il faut la couper à chaque fois que tu en as besoin et extraire sa sève orange. Applique cette dernière deux fois par jour. Et sois patient – la sève sèche la verrue, ça ne se fait pas en deux jours...

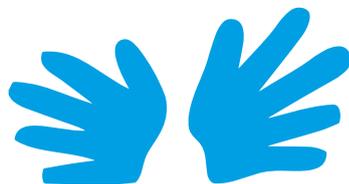
BAUME CONTRE LES ÉTATS GRIPAUX

Cette fois, tu vas utiliser du *romarin* (récolté à floraison pour conserver un maximum de ses qualités) et des feuilles d'*eucalyptus* (si tu as eu la chance d'aller voir le soleil du Sud); tu peux aussi remplacer ces dernières par du *thym fleuri*. Réalise un macérât huileux avec ces plantes, puis transforme-le en baume en ajoutant 12 % de cire d'abeille (mélangée au bain-marie). Tu peux tricher en rajoutant de cinq à dix gouttes (selon ta quantité de macérât) d'huile essentielle de ravintsara – à chouer dans certains Biocoop ou dans des magasins de bobo genre Nature et Découvertes... Et voilà, tu as désormais ton propre baume contre les états grippaux; n'hésite pas à t'en badigeonner le plexus, la poitrine et le dos.



Voilà un petit extrait de l'univers des plantes médicinales. Quelques bases qui peuvent constituer une trousse de secours. De quoi te détourner de la croix verte qui te nargue en clignotant et vient ponctionner les larfeuille suite à une visite chez un médecin qui n'y comprend pas grand-chose ou qui n'a pas vraiment cherché à comprendre... ✕

VOLER DE SES PROPRES MAINS



Depuis l'été 2015 circule sous le manteau une brochure joliment sérigraphiée et à l'intitulé évocateur: **La Brochure**¹.

En une soixantaine de pages, elle détaille de manière pratique les diverses facettes du vol à l'étalage - par exemple, l'attitude à adopter dans le magasin et celle à tenir si tu te fais gauler, les techniques pour se débarrasser des antivols et éviter les caméras, ou encore les diverses ruses du voleur émérite (vêtements adaptés, sac à double-fond, aimant, etc...).

Un *Copain des bois* version chourre, en somme.

Ce guide est ponctué d'une dizaine de témoignages personnels liés à la pratique du vol à l'étalage. Nous retranscrivons ci-dessous l'un d'entre eux.

VOLE . DONNE . NIQUE





« Les bonnes manières, ça s'apprend ! »

Que les hangars à marchandises soient un produit ou un moteur du capitalisme moderne importe peu. Au quotidien, ils contribuent à laminer le monde paysan, à nous faire bouffer de la merde et à exploiter les esclaves du textile asiatique pour habiller les classes populaires occidentales. Passons les détails. Toute l'industrie de la distribution de masse pue l'arnaque, l'exploitation dégueulasse et le pétrole. Et Auchan, Carrefour ou Intermarché ont à leur tête les pires raclures. C'est dit et redit, nul besoin d'y revenir davantage.

Il faut « sortir du supermarché ! », clament les groupements d'achats bio. Bof. Autant surenchérir : raser ces immenses hangars moches entourant nos villes serait tellement plus réjouissant ! Pas demain la veille ? Alors, pillons-les au moins sans vergogne. Les groupements bio n'ont fait que la moitié du chemin avec leur slogan ; en voici une version plus aboutie : « Sortir [tout ce qu'on peut] du supermarché ! » La chouffe individuelle ne mettra certes pas à bas le règne de la grande distribution. Mais elle mérite quand même d'être encouragée. Comme une bonne manière à répandre.

Celles et ceux qui se sont déjà essayés à la chouffe en ont fait l'expérience : ces hangars sont souvent des passoires. Avec quelques précautions et un minimum de préparation, y voler s'avère plutôt facile. L'obstacle fondamental se situe en réalité dans la tête, dans les battements du cœur ou dans les jambes qui flageolent. La trouille. En la matière, on n'est pas tous et toutes égaux. Et peu importe, car il existe un remède au stress du chapardage : l'entraînement. Hebdomadaire, voire quotidien. Pour que ça devienne une habitude, un réflexe, un automatisme. Un tic, quasiment. Comme un prolongement du bras et de l'esprit qu'on ne commande plus. Mieux : *comme la main invisible du marché...* L'art de prendre sans se faire prendre ni voir. Sans attirer une once d'attention. Le pot de miel d'acacia bio est en rayon. Le pot de miel est dans le manteau. Rien ne s'est passé, rien ne sonnera, le miel est déjà chez toi.

Pour ma part, je me suis astreint à quelques règles, afin de retenir une fois pour toutes ce genre de bonnes manières. La première : ne jamais sortir d'un hangar sans rien voler. Jamais ! Même dans le pire Auchan sur-fliqué, même au petit matin, même mis à mal par un gros rhume d'hiver. Une simple boîte de foie de morue dans les mauvais jours ; mais une boîte de foie de morue quand même.

Pour maintenir le cap, travailler son accoutumance au vol. Au fil des semaines ou des mois, cette règle va devenir une façon d'être. Même plus besoin d'y réfléchir. Il est alors temps de passer à une nouvelle contrainte : pour un euro payé, un euro volé. Rien moins qu'un objectif de résultat, qui permet de progresser rapidement. Et qui incite très vite à ne plus se soucier que d'une chose : sortir du hangar en lâchant le moins de fric possible. Jusqu'à se pointer en caisse avec une seule bouteille d'eau minérale, mais les poches bien remplies. Et jusqu'à – parfois – s'essayer au graal : passer en mode 100 % chouffe. Voler sans rien acheter, sans jouer au consommateur lambda. Possible, à condition de bien s'y prendre. Par exemple, se pointer à l'accueil après une razzia dans les rayons et demander d'une voix mielleuse si tel ou tel produit est disponible. Réponse négative². Tout sourire, dire au revoir et se casser.

Et ensuite ? Quelles que soient les combines et les accoutrements, on en veut toujours plus. Comme une drogue. Un défi sympa consiste alors à multiplier par deux la capacité de vol, en effectuant à mi-parcours un aller-retour à l'extérieur. Un premier blindage rapide, puis toujours avec cette voix mielleuse, à l'accueil : « Je peux laisser mon panier ici, j'ai oublié mon portefeuille / ma liste de courses / mon téléphone dans ma voiture ? » Un parfait prétexte pour vider discrètement ses poches sur le parking, avant de retourner à l'intérieur se faire plaisir à nouveau...

Et toujours, pour un timide vol comme pour une franche mise à sac, une même façon de se comporter. Rester tranquille et sur ses gardes. Sembler sûr de soi, avoir le geste net et sans bavures. Et limiter – un peu – les excès... Car on a vite fait de se prendre au jeu de l'adrénaline et de la possession d'objets à tout-va. On veut ce blouson North Face et cette perceuse Maquita. On veut du champagne, de la pâte à tartiner bio et des chaussettes neuves chaque matin. Et du tofu à l'ail parfumé aux morilles, et de l'huile de noix bio, et tous ces outils neufs pour l'atelier, et des plaques de chocolat praliné boliviien pour la pause café ! Bref, on veut tout piquer, on veut même faire un détour pour la chouffe, on veut même faire un détour pour jouer, on veut la décharge d'adrénaline... Signe qu'il est alors peut-être temps de faire le chemin inverse. Pour éviter de passer son temps dans ces hangars qu'on aimerait voir disparaître.

**Dans tous les cas, vive la fauche,
vive les faucheurs, vive les faucheuses ! x**

¹ La Brochure n'est pas disponible sur le net. Pour en recevoir une par La Poste, écrire à labrochure@riseup.net

² Bien évidemment, tu auras vérifié au préalable que l'enseigne ne distribue pas le produit en question.

LES EN-DEHORS

«Aussi longtemps que les hommes resteront ce qu'ils sont»

Rirette Maîtrejean¹ et Victor Serge² étaient – entre autres – les piliers du journal *L'anarchie*. Deux personnalités (parmi tant d'autres) qui ont animé le milieu anar du Paris de la Belle Époque. Logiquement, ce sont aussi les figures centrales du livre d'Anne Steiner, *Les en-dehors*, consacré aux anarchistes individualistes parisiens au tournant du XX^e siècle. Une période qui voit l'avènement et la large diffusion des idées et pratiques de ceux qui ont décidé de rompre avec les codes politiques et sociaux en vigueur. De se situer «en-dehors». Leur rejet de la norme bourgeoise et leur désir d'échapper au salariat les conduisent ainsi à développer des pratiques illégalistes – du déménagement à la cloche de bois jusqu'au cambriolage et à la fausse monnaie. Leur mode de vie est frugal, mais pas triste pour autant. Au programme : amour libre, végétarisme, contraception, redistribution du produit des vols, vie en communauté, remise en cause de la médecine traditionnelle, causeries, propagande...

Rejetant les organisations syndicales et les partis politiques, les en-dehors ne croient pas au Grand Soir. Selon eux, l'émancipation individuelle est un préalable indispensable à toute émancipation collective et révolutionnaire. Il faut avant tout, comme l'affirme Mauricius³, «se libérer de ses tyrans intérieurs et de ses tyrans extérieurs». Soit : agir ici et maintenant. Expérimenter, diffuser et vivre en cohérence avec les idées anarchistes. «La vie, toute la vie est dans le présent. Attendre, c'est la perdre», disait Victor Serge. Entretien avec Anne dans un café de la capitale.

¹ Rirette Maîtrejean est une propagandiste individualiste libertaire. Après avoir fréquenté les causeries populaires animées par Libertad, qui édite *L'anarchie*, elle rejoint l'équipe du journal, puis en prend les rênes avec son compagnon Victor Serge.

² Sous le pseudo Le Retif, Victor Serge signe de nombreux articles dans le journal *L'anarchie*. Plus tard, en 1919, il rejoindra le parti bolchevik. Pour en savoir plus, lire Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, publié aux éditions Lux.

³ Maurice Vandamme, dit Mauricius, est un anarchiste individualiste, antimilitariste et néo-malthusien.

Quels sont les principes de vie des en-dehors? Peut-t-on parler d'une «éthique individualiste»?

Les anarchistes individualistes se distinguent par l'importance qu'ils accordent à l'émancipation individuelle, sans laquelle tout projet révolutionnaire d'émancipation collective est selon eux voué à l'échec. Une position parfaitement résumée par ces quelques mots publiés en 1910 dans les colonnes de *L'anarchie*, tribune du mouvement : «*Nous avons toujours dit que voter ne servait à rien, que faire la révolution ne servait à rien, que se syndiquer ne servait à rien, aussi longtemps que les hommes resteront ce qu'ils sont. Faire la révolution soi-même, se délivrer des préjugés, former des individualités conscientes, voilà le travail de l'anarchie.*»

Cette injonction à vivre en anarchiste et à se perfectionner physiquement, intellectuellement, sensuellement et moralement est bien évidemment difficilement conciliable avec un travail salarié. Pour échapper au salariat et vivre en anarchiste, beaucoup expérimentent donc des modes de vie alternatifs, comme les communautés d'habitat et de travail, ou tentent de s'établir à leur compte, en tant qu'artisans ou commerçants. Ils essaient également de limiter au maximum leurs besoins, se débarrassant de tout ce qu'ils estiment inutile ou nocif. Mais leur mode de vie frugal ne leur permet pas d'échapper totalement à la réalité économique de l'époque. L'illégalisme s'impose



donc comme une forme de «*légitime défense, dans la mesure où l'individu se voit imposer des conditions de vie économiques qu'il n'a pas choisies*», comme l'explique le militant libertaire E. Armand.

En quoi consistent ces pratiques individualistes? Passent-elles forcément par une vie en communauté?

Les anarchistes individualistes partagent à l'époque un principe fondateur : ne jamais régler le terme des loyers. Peu importe qu'il s'agisse d'habitations privées ou de locaux militants (ainsi de celui de la rue Fessart, siège du journal *L'anarchie*) : ils s'arrangent toujours pour ne pas payer.

Certaines pratiques des individualistes relèvent alors presque de la farce ou de l'espièglerie. Les rapports de police, comme les témoignages des en-dehors, évoquent ainsi le vol des denrées déposées par les fournisseurs le matin à la porte des appartements bourgeois, le vol à l'étalage, l'emprunt de bicyclettes, le fait de quitter un restaurant sans payer la note ou encore la fraude dans les transports... Des pratiques qui valent finalement autant pour le gain qu'elles permettent que pour l'esprit de fronde et de refus des lois bourgeoises dont elles s'accompagnent.

Enfin, certains d'entre eux s'essayaient à la fraude. Et notamment aux escroqueries à l'assurance. Alfred Fromentin, dit le milliardaire rouge, empoche ainsi à deux reprises des primes très élevées suite à l'incendie suspect de villas dont il vient de faire l'acquisition. Quant aux frères Valensi, un avocat et un médecin qui fréquentent le milieu libre de Louis Raimbault à Pavillon-sous-Bois, ils animent un petit réseau spécialisé dans les fausses déclarations d'accident de travail.

Peux-tu nous en dire plus sur les déménagements à la cloche de bois?

Cette pratique, furtive et discrète, se développe d'abord à Paris, et pas seulement dans les cercles politiques. Le syndicaliste Georges Cochon contribue à la populariser et à la rendre visible – il fonde même l'Union syndicale des locataires, ouvriers et employés pour mieux en faire la propagande.

À l'origine, on parle de «*déménagements à la ficelle* ». L'expression renvoie à la corde utilisée pour descendre discrètement les affaires du locataire ; celui-ci n'a alors plus qu'à passer les mains vides devant le concierge pour quitter les lieux sans éveiller les soupçons et sans s'acquitter du loyer. Georges Cochon, qui se fait connaître en 1912 en se barricadant cinq jours dans son appartement pour ne pas être expulsé, popularise cette pratique, menant un véritable combat en faveur du logement des plus démunis. Surnommé «*le président des sans-pognon* », il participe à la formation d'un véritable réseau d'entraide entre locataires, notamment avec Les Chevaliers à la cloche de bois, une structure qui contribue à déménager et reloger de nombreuses personnes, qu'elles soient militantes ou non.

Des pratiques qui valent finalement autant pour le gain qu'elles permettent que pour l'esprit de fronde et de refus des lois bourgeoises dont elles s'accompagnent.

Il organise l'occupation de maisons bourgeoises par des sans-logis ou l'installation de campements «*sauvages*», par exemple dans les jardins de la Préfecture de police ou devant l'hôtel de ville. En février 1912, il fait même appel au Syndicat des charpentiers pour construire en un temps record une baraque de fortune surnommée «*maison avec jardin*» dans le Jardin des Tuileries à Paris. Bref, Georges Cochon fait de ces déménagements des actions revendicatives et spectaculaires. Mais il faut souligner que cette pratique se diffuse aussi largement de façon plus discrète.

Tu as aussi fait des recherches sur les réseaux de faux-monnayeurs – est-ce alors une pratique courante?

La fabrication ou l'émission de fausse monnaie est une pratique plus risquée et qui marginalise davantage : les individualistes sont alors peu nombreux à s'y adonner. Reste qu'entre 1898 et 1911, plusieurs réseaux de faux-monnayeurs auxquels participent des anarchistes sont démantelés par la police. Pour la plupart, leur pratique de la fausse monnaie n'est pas très sophistiquée : ils se contentent de découper des jetons dans des plaques en verre qu'ils enduisent ensuite de peinture dorée ou argentée. D'autres, artisans de profession, fabriquent de la fausse monnaie en métal, plus solide. Mais au final, beaucoup d'anarchistes se montrent assez méfiants par rapport à cette pratique : les risques sont en effet élevés (une peine de cinq ans d'emprisonnement, et bien plus en cas de récidive) pour un gain faible (soit 50 centimes de bénéfice par pièce de cinq francs écoulée et 30 par pièce de deux). Et les réseaux, forcément étendus au delà des cercles anars, favorisent la délation.



Un véritable clivage semble se dessiner entre des méthodes illégalistes plutôt violentes, à l'image de celles de la (dite) bande à Bonnot⁴, et des pratiques relevant plutôt de la débrouillardise. Peux-tu nous en dire plus ?

Quand Rirette Maîtrejean et Victor Serge rejoignent en juillet 1912 la Communauté de Romainville pour prendre la direction du journal *L'anarchie*, le climat se tend. Au centre des débats, la question du régime alimentaire. C'est que les illégalistes de l'époque sont souvent des végétariens et qu'ils s'imposent un régime très strict : ni viande, ni thé, ni café, ni vin, ni même vinaigre. Ce n'est pas le cas de Rirette et de Victor, qui aiment boire et bien manger.

Ce clivage se double d'une seconde ligne de fracture plus grave. Il s'agit de questionner plus largement le mode de vie illégaliste et l'aliénation qu'il peut engendrer. C'est au fond une question existentialiste : qu'est-ce que l'illégalisme fait de nous ? Certes, un consensus existe au sein du milieu individualiste pour ne pas condamner le vol du point de vue de la morale bourgeoise : « L'illégal ne fait que reprendre aux bourgeois qu'il vole et qu'il attaque une partie de ce qu'ils ont volé à tous. »⁵ Et nombreux sont ceux qui considèrent en effet que la fausse monnaie, le vol ou le refus de payer son loyer constituent autant d'attaques contre le droit de propriété et permettent de s'affranchir des préjugés légalistes de la société. Mais d'autres – à commencer par certains théoriciens de *L'anarchie* – soulignent que l'illégaliste cesse d'être un anarchiste s'il abandonne l'investissement militant et s'il ne songe plus qu'à sa jouissance personnelle. Ce clivage devient de plus en plus profond au sein d'un milieu individualiste qui s'affaiblit par ailleurs de jour en jour à cause des nombreuses arrestations. À tel point que de nombreux individualistes considèrent que les risques induits par la pratique du vol ou de l'édition de fausse monnaie s'avèrent désormais disproportionnés par rapport aux gains potentiels. « La durée de vie d'un illégal ne devrait pas plus de six mois », écrit Victor Serge dans une lettre de prison en 1911. Lui ira plus loin dans sa critique, en pointant les effets pervers des pratiques illégalistes – selon lui, ils fréquenteraient trop les membres de la pègre, dont la mentalité serait finalement semblable à celle des exploités capitalistes. Victor Serge remarque que l'argent est devenu le thème central des conversations de certains individualistes, ce qui les éloigne, de fait, de l'essence même des idées anarchistes. Il est vrai que la vie des faux monnayeurs, par exemple, est alors extrêmement aliénante : le processus de fabrication est long et compliqué, puis il faut écouler les stocks, s'entourer d'un réseau performant... Et faire usage d'une méprisable hypocrisie au moment où l'on refourgue la fausse pièce ! Un apprentissage au final aussi avilissant que douze heures d'atelier.

⁴ L'attaque à main armée d'un garçon de recettes de la Société générale en 1911 constitue la première action de ce qui devient, dans la bouche des journalistes et des policiers, la Bande à Bonnot. Une bande qui n'a pas de chef, pas plus Bonnot qu'un autre. Ses membres enchaînent les braquages et vols sanglants, et une terrible répression

s'abat sur le milieu anarchiste. Bonnot et ses compagnons seront tués par la police après avoir tenu des sièges héroïques (à un contre 1000) ou arrêtés, avant d'être condamnés au bagne ou à la peine capitale.

⁵ *Illégalisme et légalisme, Ego*, Édition de *L'anarchie*, 1912

Les anarchistes individualistes ne s'intéressent pas qu'aux pratiques illégalistes – ils se revendiquent aussi de l'amour libre, du néo-malthusianisme et participent à la diffusion des techniques contraceptives...

C'est entre autres le cas d'E. Armand, libertaire individualiste, qui contribue alors à développer les idées d'amour libre, de liberté sexuelle et de polyamour ainsi que cette notion de « camaraderie amoureuse » qui remet en cause, avant l'heure, la morale bourgeoise. Il combat féroce tous les travers qu'entraîne l'exclusivisme amoureux : la jalousie, le sentiment de propriété, les excès passionnels provoquant frustration et violence. En 1922, il fonde le journal *L'En-dehors*, dans lequel il développe l'idée d'une sexualité libertaire qu'il nommera plus tard « sexualisme révolutionnaire ». Jusqu'au-boutiste de la jouissance pour tous, il prône l'expérimentation sexuelle à travers la formation de coopératives sexuelles et laisse une place croissante à ce qu'il appelle le « non-conformisme sexuel », excluant fermement toute forme de violence ou de domination.

Dans la continuité du dynamitage des valeurs bourgeoises de l'époque et de la nécessité d'une émancipation individuelle, un véritable travail de propagande est aussi mené par les néo-malthusiens (au premier plan desquels Jeanne et Eugène Humbert). Eux diffusent les techniques contraceptives et abortives via des brochures, des tracts et des conférences. Le néo-malthusianisme est un détournement de la pensée de Malthus dans un sens subversif et révolutionnaire. Il s'agit de convaincre les individus que leur responsabilité d'être humain et leurs intérêts personnels devraient les inciter à limiter leur fécondité. L'idée est donc de leur fournir les moyens nécessaires pour y parvenir : la connaissance du processus de la reproduction et les contraceptifs.

La diffusion de ces techniques est risquée, mais de nombreuses femmes continuent le mouvement. Ainsi de Louise Hutaut, ex-sage femme qui pratique des avortements en cachettes. Ou encore d'Émilie Lamotte, ancienne institutrice et grande figure de la pédagogie alternative, qui parcourt les routes de France en roulotte pour diffuser les brochures néo-malthusiennes. À partir de 1920, la répression s'intensifie : une loi interdit toute propagande néo-malthusienne. Les militants doivent se montrer prudents, la vente des préservatifs devient clandestine. C'est que les peines encourues sont lourdes, et de nombreux individualistes tombent pour atteinte aux bonnes mœurs et pornographie.

Dans la droite ligne des combats anarchistes de l'époque, cette lutte s'inscrit dans une volonté de reconquérir sa vie au quotidien, de rompre les entraves. C'est là sans doute le principal héritage des en-dehors : « *Le droit de vivre ne se mendie pas, il se prend* » (Marius Jacob). ✕

PS : Anne Steiner vient de sortir un nouveau livre, *Le Temps des révoltes*, paru aux éditions L'échappée.

EFFACES
DU

EFFACES JE TAGUE TU EFFACES JE TAGUE TU EFFACES

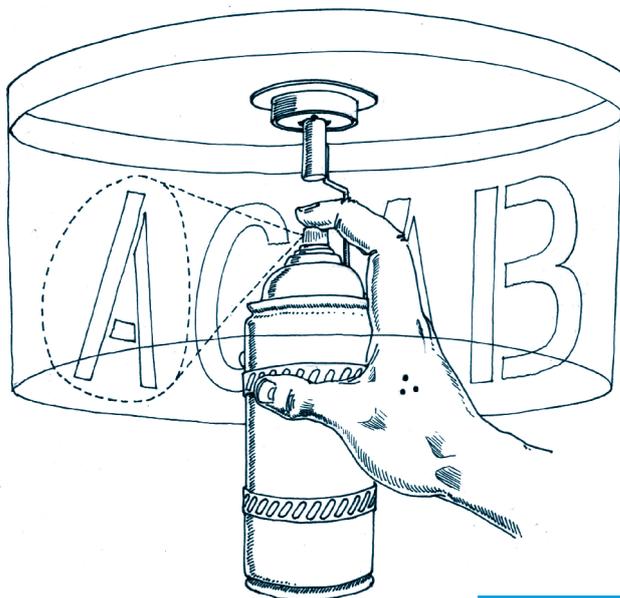
JE TAGUE TU EFFACES JE TAGUE TU EFFACES JE TAGUE TU EFFACES

L'ART BEGAIEMENT VANDALE

ON CONNAÎT LA CHANSON... ADOLESCENT DÉCOUVRANT L'IVRESSE, TU T'ÉTAIS MINABLEMENT RETOURNÉ LE GENOU EN RÉPÉTANT UNE CHORÉGRAPHIE IDIOTE DEVANT UNE MAISON DE LA CULTURE QUELCONQUE. PROFONDE BLESSURE. DES ANNÉES PLUS TARD – VENGEANCE ET RÉDEMPTION –, TU DÉCIDES DONC DE COUVRIR LES MURS D'UN FIER « SUS À LA MACARENA ! ». POUR BIEN FAIRE, TU RÉCUPÈRES TA VIEILLE RADIO DU GENOU, ET TU LA DÉCOUPES COMPULSIVEMENT AU CUTTER, DESSINANT LES LETTRES UNE À UNE. LA SUITE EST CLASSIQUE : TON POTE PLAQUE LE POCHOIR SUR LE MUR, TU TAGUES AUTANT LA RADIO QUE SES MAINS, ET VOUS RECOMMENCEZ ENCORE ET ENCORE. INFATIGABLES.

CHEZ RAFALE, ON EST UN PEU PLUS FAINÉANT. VOIRE CARRÉMENT PARESSEUX. ON A DONC CHERCHÉ LE MOYEN DE GAGNER EN RAPIDITÉ D'EXÉCUTION ET EN FORCE D'IMPACT. ET ON A TROUVÉ ! VOILÀ LA PETITE ASTUCE DU JOUR – FABRIQUE-TOI UN POCHOIR ROULANT. GRÂCE À LUI, TON MESSAGE HAUTEMENT POLITIQUE ET Ô COMBIEN SUBVERSIF SE RETROUVERA, D'UN CLAQUEMENT DE DOIGT, RÉPÉTÉ DES CENTAINES DE FOIS SUR LES MURS.

VUE GÉNÉRALE



L'idée ? Bête comme chou. Il s'agit d'enrouler le pochoir en cylindre autour de la bombe. Un certain nombre de pièces vont faire lien entre ce pochoir et la bombe. L'une d'entre elles est essentielle, c'est la pièce maîtresse : un roulement à billes.

Une fois le tout assemblé, il suffit de tenir l'objet par la bombe, en plaquant le pochoir roulant contre le mur, et d'avancer tout en appuyant sur le bouton-pressoir. Le pochoir tourne et tourne, taguant jusqu'à ce que la bombe soit vide. Easy.

JE TAGUE TU

JE TAGUE TU EFFACES JE TAGUE TU EFFACES JE TAGUE TU EFFACES JE TAGUE TU EFFACES

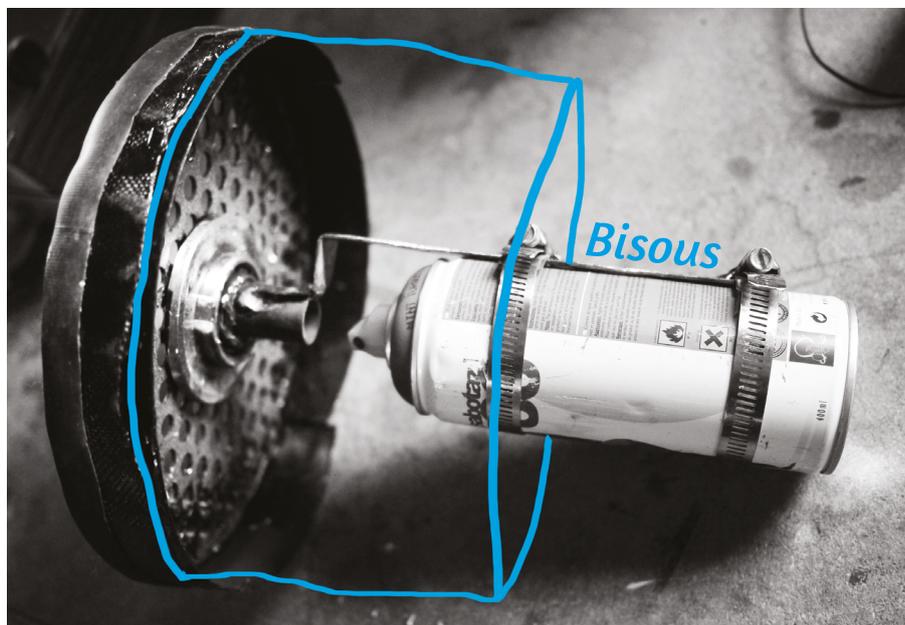
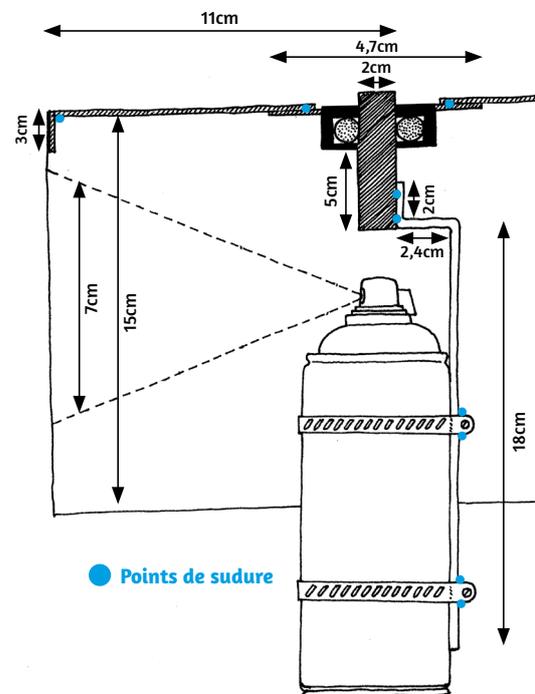
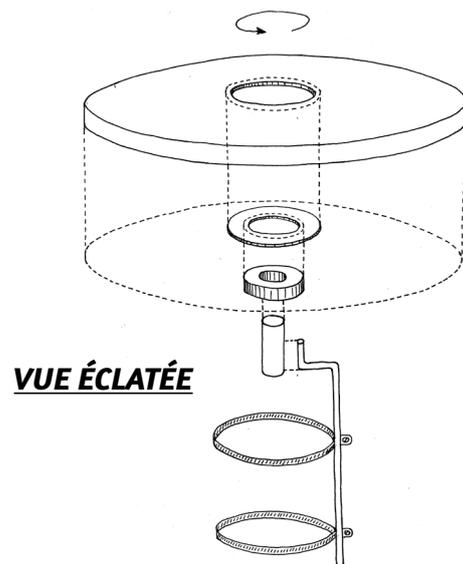
Revenons plus en détail dans le fonctionnement. Une petite barre en fer longe la bombe sur toute sa hauteur. Sur cette barre sont soudés deux colliers de serrage (il faudra y glisser la bombe). À son sommet, la barre doit être tordue à angle droit à deux reprises, dans un sens puis l'autre, de manière à ce qu'il soit possible d'y souder un tube.

Autour de ce tube vient se glisser un roulement à billes, puis une autre pièce, une sorte de grosse rondelle. Le tube doit s'imbriquer pile-poil dans le roulement à billes. De même, le roulement à billes doit rentrer exactement dans la rondelle. Enfin, sur cette dernière, il te faut souder un disque en métal d'environ 1 millimètre d'épaisseur et 22 centimètres de diamètre. L'ensemble doit être assemblé de telle manière que, une fois le montage fini, tu puisses passer le doigt entre le tube et le bouton-poussoir. Quant au centre du tube, il doit venir se placer en face du centre de la bombe.

Pourquoi ne pas souder directement le roulement à billes à ce disque ? Parce que la chaleur de la soudure risque de déformer le roulement. Il vaut mieux souder le disque à la rondelle, puis glisser celle-ci autour du roulement. Il te faut donc trouver des sections de pièces qui s'imbriquent parfaitement et qui, une fois en place, ne bougent plus.

Ce dernier schéma permet de visualiser la distance qu'il faut entre les pièces. On y voit aussi une pièce supplémentaire, carrément indispensable : une bordure au bout du disque, à la verticale. Celle-ci te permettra de coller tout autour une bande de caoutchouc (par exemple, de la chambre à air découpée), de façon à ce que le pochoir roulant adhère bien au mur et puisse... tourner. Tu peux réaliser cette bordure en métal, il te faudra alors la souder. Pour notre part, on a privilégié la fibre de verre et la résine. Question d'école.

Il ne te reste plus qu'à coller le pochoir (d'une taille de 70 centimètres sur 15 et découpé dans une radio, comme pour un pochoir normal) à l'intérieur de ce rebord. Voilà, le tour est joué. Les murs n'ont plus qu'à bien se tenir ! ✕



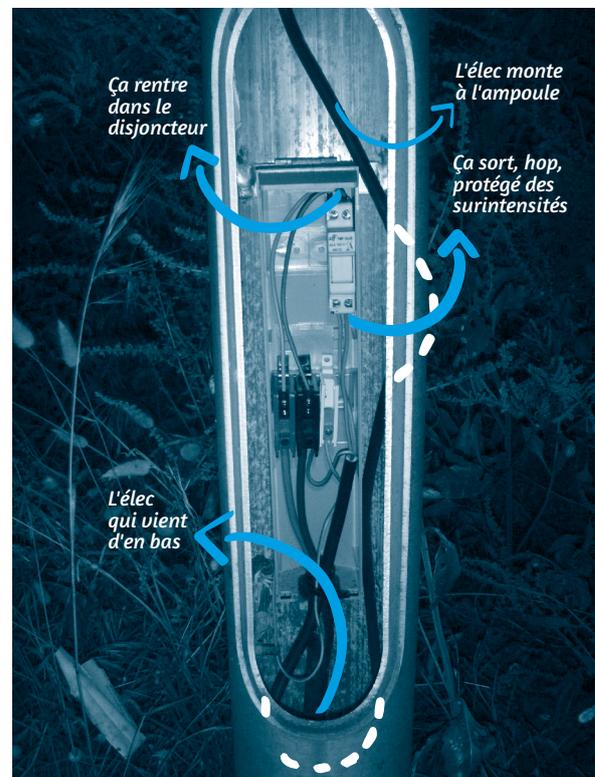
PIRATE L'ÉCLAIRAGE PUBLIC

Cas pratique : lendemain de teuf en zone indus', il est 21 h, tu n'as pas dormi de la nuit ni du jour, le son s'est arrêté, les derniers camtars rebroussement chemin, et le démarreur de ton fourgon Master est HS. Planté. Tu ne penses plus qu'à une chose, maintenant : te faire une plâtrée de pâtes au pesto et mater le dernier épisode des Simpson. Problème : t'a plus de batterie sur ton ordi portable. Komenketufé ? Tu as de la chance, Rafale est là pour te filer un coup de pouce : branche-toi sur un lampadaire, didiou !

Bien évidemment, il faut qu'il fasse nuit pour que le jus arrive au lampadaire. L'obscurité est là, donc, et tu ouvres le cache avec une clef Allen de cinq millimètres : tu mets ainsi à jour le disjoncteur (la plupart du temps, il est de 30 mA, parfois de 15). La suite dépend de l'estimation de ta consommation à venir. Si tu ne comptes pas utiliser plus de deux-trois lampes, branche-toi après le disjoncteur, histoire de profiter de sa sécurité ; si tu prévois de faire tourner des gros appareils qui consomment, branche-toi avant (avec le risque que ça comprend).

Mais attention, une petite précision avant de te brancher : le disjoncteur est inversé (cf. photo). C'est-à-dire que le jus arrive du sol, qu'il fait une petite boucle pour rentrer dans le disjoncteur par le haut, puis qu'il sort par le bas, avant d'effectuer une nouvelle boucle pour finalement gagner l'ampoule, trois ou quatre mètres au-dessus de ta tête.

Et concrètement, tu te branches comment ? La première chose à faire, c'est de vérifier avec ton multimètre que le jus arrive bien au disjoncteur. S'il indique 220 V, c'est good : tu peux te brancher. Dévisse alors les deux vis, la phase et le neutre du disjoncteur ; tu y insères tes deux câbles, et ayé, t'as le jus ma gueule ! Mais tu galèreras peut-être un peu si tes câbles sont gros - difficile de rentrer les tiens en plus de ceux déjà présents. Soluce évidente : vire les câbles déjà présents. Ça va couper la lumière du



lampadaire et tu seras un peu plus flag, mais tu t'en bats les reins parce que toi, tout ce qui t'intéresse, c'est de mater les Simpson. Pour finir, un dernier petit conseil de la rédaction : une fois que tu es branché, referme la trappe du lampadaire pour te protéger en cas de pluie. Le câble gênera sans doute sa fermeture, alors fous deux ou trois tours de cellophane alimentaire autour du poteau pour bien maintenir la trappe en place. Et hop : tu es désormais protégé des courts-jus.

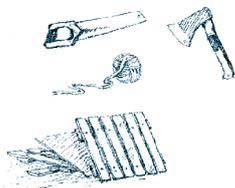
Serre les dents, ça va passer, souhaite-toi bon ap' et lance le générique. x

CONSTRUISEZ VOTRE CHATEAU-FORT

fig. 1 : ingrédients



une forêt, sauvée in extremis de la destruction, où plusieurs hectares de troncs ont été abattus et laissés sur place

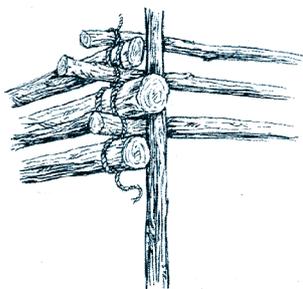


des outils de coupe, de la corde, et des palettes solides

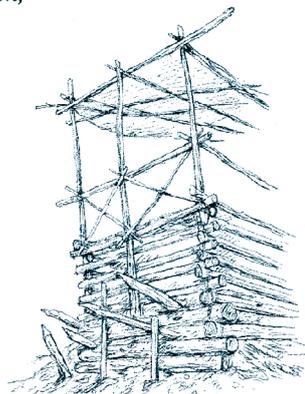


quelques bâches ou toiles cirées

fig. 2 : mise en oeuvre



assemblez des troncs avec la corde : grâce à la technique du brélage, pas besoin de quincaillerie

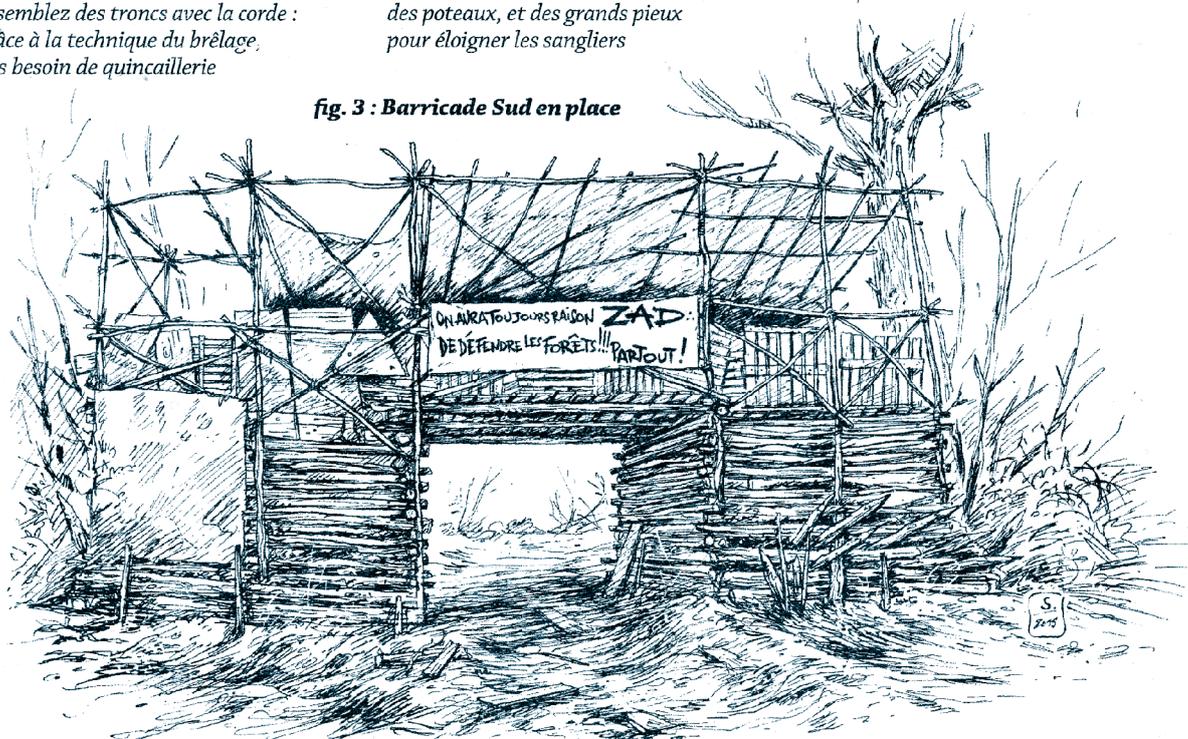


pour chaque tour de près de 8m, il vous faudra une quarantaine de troncs de section 20 cm, des poteaux, et des grands pieux pour éloigner les sangliers



une plate-forme surplombe la construction pour voir le coucher de soleil (qui est très beau depuis Barricade Sud)

fig. 3 : Barricade Sud en place

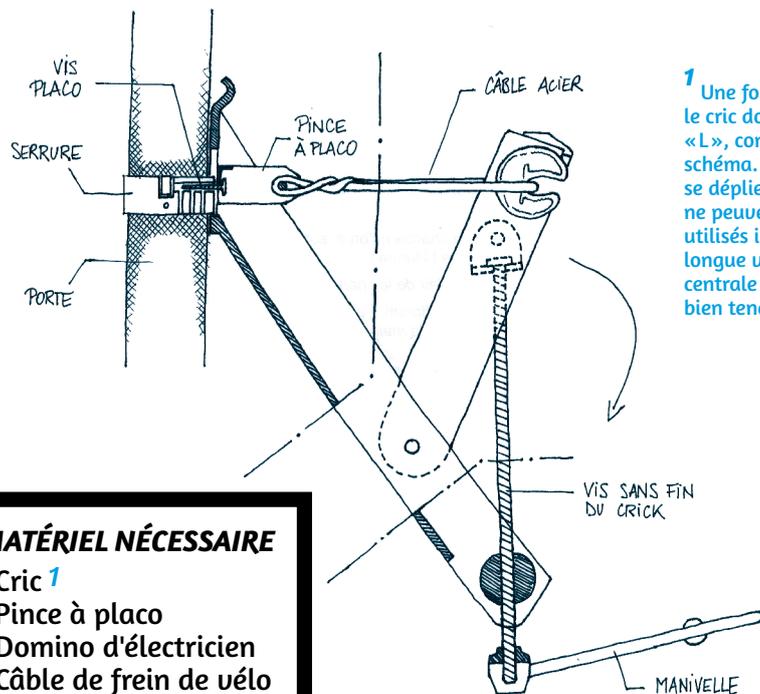


Jetez une passerelle entre les tours, surplombée d'un abri bâché. Veillez à ménager une ouverture suffisante en fonction des besoins (ici au format tracteur). Enfin, deux portes viendront fermer le passage.

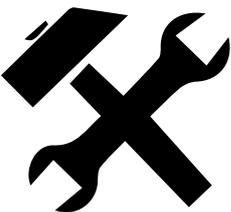
BREAKING NEWS

Les serrures se défoncent au crac!

Dos à la cheminée, une frontale sur le front et enchaînant stick sur stick, tu t'acharnes depuis des heures sur cette seule et même serrure. Ses goupilles ont manifestement déclaré la guerre à tes outils de crochetage. Tu as courageusement relevé le défi, mais – il faut l'avouer – sans grand succès pour l'instant : elle te résiste salement, la bougresse ! Pas le choix, pourtant : il y a ce squat à ouvrir. Sa porte est munie de la même serrure que celle sur laquelle tu t'escrimes. Même marque, même modèle. Il va bien falloir en venir à bout... Seul dans ton appart ; tu te plais alors à imaginer une autre solution. Non plus crocheter la serrure, mais tout simplement la défoncer. La détruire, l'arracher. Bref, te venger une bonne fois pour toutes et crier victoire. Pour cela, comme à ton habitude, tu utilises ce que tu as sous la main, détournant quelques objets quotidiens à ton profit. En l'espèce, tu disposes d'un cric de voiture, d'une pince à placo et de câbles de vélo. Ça suffit. Et ça marche. Ça marche même très bien. Tu t'en rends finalement compte quand, une fois ton arrache-serrure mis au point, tu le testes sur la porte de ton chez-toi. Crac ! Et dans ta tête, ces deux voix qui crient en chœur : « Merde, j'ai défoncé ma porte ! » et « Putain, ça marche ! ».



¹ Une fois déplié, le cric doit être en « L », comme sur le schéma. Les crics qui se déplient en losange ne peuvent pas être utilisés ici : la très longue vis filetée centrale empêche de bien tendre le câble.



MATÉRIEL NÉCESSAIRE

- Cric ¹
- Pince à placo
- Domino d'électricien
- Câble de frein de vélo
- Tournevis avec pêne (cf. article suivant)



I - PRINCIPE

L'idée, c'est d'utiliser la force générée par l'effet de levier du cric pour arracher le cylindre de la serrure. En pratique ? Tu loges une vis à placo à l'intérieur de la serrure, puis tu cales sur sa tête le bout de la pince à placo. À la tête de cette dernière, tu accroches une boucle de câble d'une trentaine de centimètres, boucle que tu cales, de l'autre côté, dans la fente du cric. Ainsi, quand tu tournes la manivelle, les deux bras du cric s'écartent, et la vis plantée dans la serrure tire cette dernière vers l'extérieur, cassant le cylindre en deux, au niveau de sa faiblesse.

PARTIE À RÉCUPÉRER



II - FABRICATION

1/ De la pince à placo, ne garder que la tête, comme sur la photo. Tu lui adjoins un long boulon (logé dans les deux trous situés sur les faces parallèles de la tête), que tu visses avec un écrou. Ce boulon servira à tenir le câble.

2/ Sur la partie du cric qui viendra s'appuyer sur la porte, il te faut réaliser deux modifications :
 > La meuler pour aplanir les petites aspérités dentelées. Si tu ne le fais pas, celles-ci risquent de s'enfoncer dans le montant de la porte et de laisser des traces de dégradation.
 > Comme sur la photo, meuler une petite « fenêtre » d'environ deux centimètres sur quatre, dans laquelle viendra se placer la tête de la pince à placo.

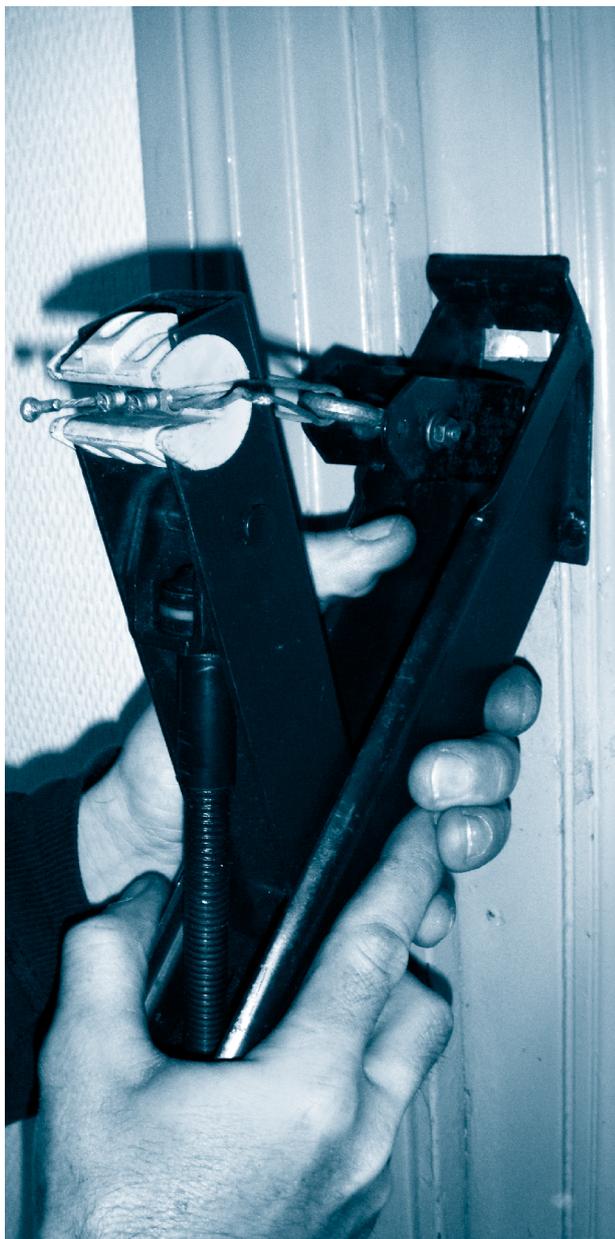
3/ Fais une boucle autour du boulon posé lors de l'étape 1, puis ferme cette boucle en glissant chaque extrémité du câble dans le domino.

4/ N'hésite pas à raccourcir la manivelle du cric. En effet, si la serrure à laquelle tu t'attaques se trouve dans un angle de mur, la manivelle risque de te gêner.

III - UTILISATION

Avant de commencer, n'oublie pas de lubrifier la serrure avec du WD40, pour que la vis rentre plus facilement.

Pour le choix des vis : les serruriers utilisent des longues vis en tungstène, très solides, qui ne pètent quasiment jamais quand il s'agit de les visser dans la serrure. Problème : ces vis ne se trouvent que sur Internet, et elles sont assez onéreuses. Tu as donc tout intérêt à te reporter sur les vis à placo, même si elles sont moins solides. Le mieux est d'en utiliser deux ou trois à la suite pour que ton casse-cylindre soit bien efficace.



C'est-à-dire que tu en visses une d'un premier tiers dans la serrure, avant de la dévisser et de la jeter : elle est fragilisée, donc « inutilisable ». Tu en prends ensuite une seconde, que tu visses jusqu'aux deux tiers. Si tu sens qu'elle force trop en l'insérant, utilise-en une troisième, que tu visses jusqu'à ce que la tête dépasse au maximum d'un centimètre.

Petit conseil avant d'installer le crac : mets une petite rondelle sur la vis. En effet, à cause de la forme conique de sa tête, la pince à placo risque de glisser et de se retirer quand tu moulines ; avec la rondelle, ça n'arrivera pas.

Bien. Maintenant que tu as posé la vis, il te reste à caler le crac - une étape bien délicate. Positionne d'abord la boucle du câble dans la fente du crac, et mouline ou démouline de façon à ce que la tête de la pince à placo dépasse légèrement de la fenêtre que tu as découpée (parce qu'ils te font perdre un temps précieux quand il s'agit d'être rapide et discret, ces réglages doivent être faits à l'avance). Puis installe le crac sur la porte, en glissant la tête de la pince à placo dans la vis de la serrure. Utilise la manivelle pour positionner au mieux le crac ; il doit tenir tout seul. Une fois tout en place, il ne te reste plus qu'à mouliner, mouliner et mouliner encore – jusqu'à ce que la serrure casse (pendant cette étape, tourne la tête de l'autre côté : tu n'es pas à l'abri d'éclats projetés au moment du « CRAC »).

Voilà, tout est arraché. À la place de la serrure : un trou béant. Et toi, tu te sens heureux comme un gosse. Sauf que... comment ouvrir la porte maintenant ? Simple : avant de lancer l'opération, tu n'as pas manqué de récupérer un pêne sur une porte quelconque et tu l'as collé au tournevis². Tu insères ce tournevis dans le trou et tu choppes le petit loquet à l'intérieur avec le panneton. Tu tournes, ça s'ouvre. ✕

² De taille variable, le pêne est le mécanisme mobile d'ouverture et de fermeture de la porte. Quand la clef tourne dans la serrure, elle fait tourner le pêne qui entraîne la gâche. Plus concrètement, dans une serrure paracentrique des plus classiques, c'est le petit bitonieu noir qui tourne au milieu... Le pêne peut avoir plusieurs tailles. Dans l'article suivant, nous t'expliquons comment fabriquer un outil permettant d'ouvrir tous les pênes, quelle que soit leur taille.

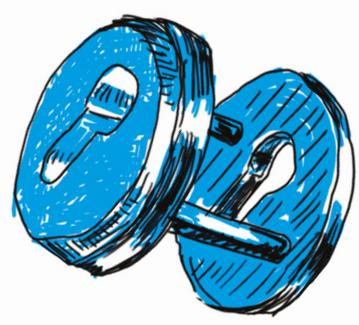
ALTERNATIVES AU SERRURIER

TU AS PERDU TES CLEFS ALORS QUE TON SEUL SOUHAIT EST DE RENTRER CHEZ TOI ? NOUS COMPATISSONS GRANDEMENT, L'AMI. D'AUTANT QUE TU SEMBES À PREMIÈRE VUE DÉMUNI NIVEAU SOLUTIONS. OUI, CET ARRACHE-CYLINDRE QUE NOUS T'AVONS APPRIS À FABRIQUER À PARTIR DE MATÉRIAUX FACILEMENT RÉCUPÉRABLES, TU L'AS LAISSÉ CHEZ TOI... BIGRE. IL EST DE SALES JOURNÉES QU'IL FAUDRAIT RAYER DE L'AGENDA. MAIS RASSURE-TOI, TOUT N'EST PAS PERDU. ON A MÊME PLUSIEURS SOLUTIONS EN STOCK – TU N'AS QUE L'EMBARRAS DU CHOIX. TU PRÉFÈRES T'ATTAQUER À LA SERRURE ? IL EXISTE DEUX TECHNIQUES DESTRUCTIVES, QU'ON TE DÉTAILLE CI-DESSOUS. TU PENCHES PLUTÔT POUR UNE OFFENSIVE MENÉE TAMBOUR BATTANT SUR LES GONDS DE PORTE ? VOILÀ UNE AUTRE TECHNIQUE DESTRUCTIVE. TU PRÉFÈRES PASSER PAR LES VOILETS ? PAS DE PROBLÈME, ON TE LISTE DEUX TECHNIQUES, DITES SEMI-DESTRUCTIVES. RASSURE-TOI, TU NE VAS PAS TARDER À TE LA COULER DOUCE DANS TON CLIC-CLAC, À T'ENFILER DES CURLY PÉRIMÉS DEVANT LA 103^e REDIFFUSION DE « LA GRANDE VADROUILLE ». TOUT ÇA POUR ÇA...



Cette serrure, on la déboîte à la pince!

Garde un point en tête : les techniques de perçage des goupilles ou d'arrachage du cylindre avec le crac (cf. article précédent) sont à utiliser en dernier ressort, tant elles sont longues et bruyantes. En fait, tu n'y auras recours que si des dispositifs ont été installés pour parer aux deux méthodes qu'on te décrit ci-dessous. Il arrive en effet que la serrure soit montée à ras du montant de la porte, ne laissant aucune prise pour la pince. De même, il y a parfois un bouclier (aussi appelé « cloche ») disposé autour. Quand ce dernier est de mauvaise facture, il reste possible de le virer en faisant levier avec un tournevis.



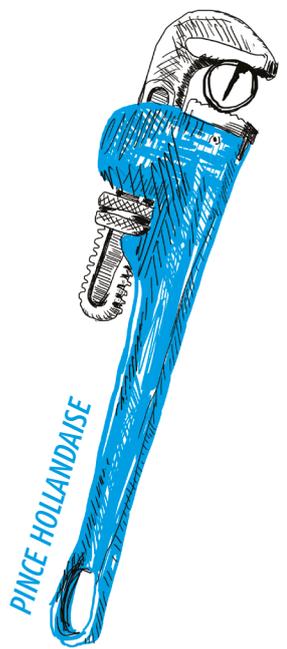
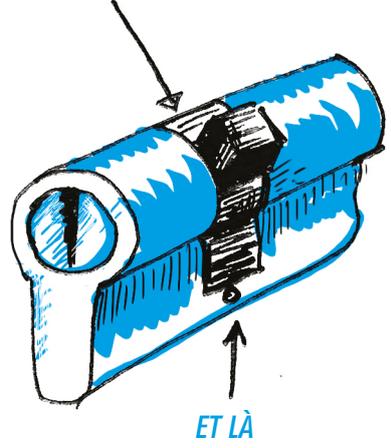
PROTECTION ANTI-ARRACHAGE



Quoi qu'il en soit, ces protections sont encore peu courantes. Dans la plupart des cas, la pince fonctionne. Voici comment l'utiliser :

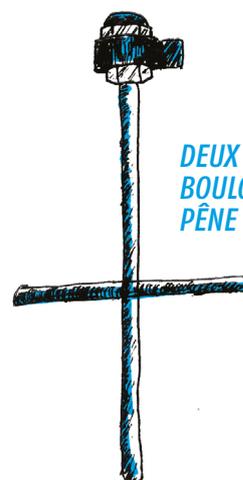
› Si tu es face à une serrure de type européen, comme sur le schéma ci-dessus, tu dois te munir d'une pince à molette ou d'une pince étou. Ensuite, choppe le bas de la serrure, de part et d'autre, puis fais des mouvements de gauche à droite, de plus en plus amples. Elle finira par casser, pile-poil où elle est le plus fragile – soit au niveau du trou dans lequel passe la vis.

ÇA PÈTE LÀ



› Si tu es face à un verrou rond (lui aussi dépasse un peu de la porte), ta meilleure alliée sera la pince hollandaise. Celle-ci permet de serrer en tournant. Il faut la régler de manière à ce que ses mâchoires s'emboîtent bien autour du verrou – si tu tournes, tu dois sentir que ça serre bien. Il suffit alors d'un coup sec pour que le verrou pète.

Une fois que tu as cassé et enlevé le verrou, la porte n'est toujours pas ouverte. Il te reste à faire tourner le panneton qui entraînera la came. Ce qui implique de simuler la présence d'un pêne. Quoi de mieux que de le fabriquer toi-même? Si tu as eu l'occasion de récupérer des spécimens des différentes tailles utilisées en serrurerie, nous t'invitons à fabriquer un outil te permettant d'inter-changer les pènes sur une tige, en fonction de la serrure qui te fait face.

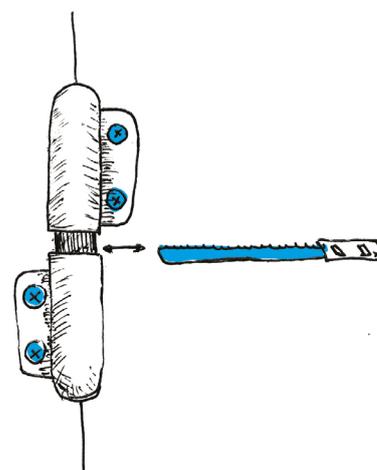


DEUX BARRES SOUDÉES;
BOULON QUI S'ENLÈVE;
PÈNE QUI SE CHANGE

On scie les gonds...

Si tu ne parviens pas à trouver de solution côté serrure, tu peux t'attaquer directement aux gonds, pour peu qu'ils se trouvent de ton côté.

Place un pied-de-biche en-dessous de la porte et soulève-la légèrement. Cela crée un décalage des gonds, qui s'élèvent suffisamment pour que tu puisses glisser une lame de scie à métaux. Il est conseillé d'utiliser un porte-lame pour scie à métaux (curieusement appelé « scie du voleur » dans certains magasins de bricolage) : le travail est long et laborieux, autant se mettre à l'aise. Une fois les trois gonds sciés, tu peux sortir la porte. Si tu comptes la remettre après être entré, mieux vaut scier chaque gond le plus haut possible dans l'espace créé par le pied-de-biche, afin que tu puisses ensuite remettre le gond supérieur dans le gond inférieur.



Par les volets...

Deux types de volets sont abordés ici : le volet à crémonne et le volet accordéon.

Volet à crémonne

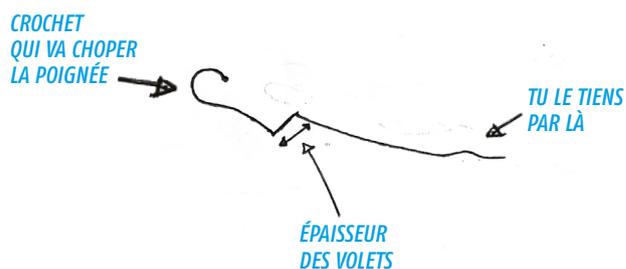
Pour ouvrir ces volets de l'intérieur, il suffit de lever la poignée puis de la tourner. Si tu souhaites faire la même chose de l'extérieur, il te faut utiliser un fil de fer confectionné à l'aide d'un cintre afin d'attraper le petit crochet situé de l'autre côté du volet.



POIGNÉE QUE VIENDRA
ATTRAPER LE CROCHET
EN FIL DE FER

Après avoir écarté par le haut le volet au pied-de-biche, tu fais jouer le bois pour pouvoir y passer le fil de fer (que tu as préalablement conçu de manière à ce qu'il passe dans l'angle du volet).

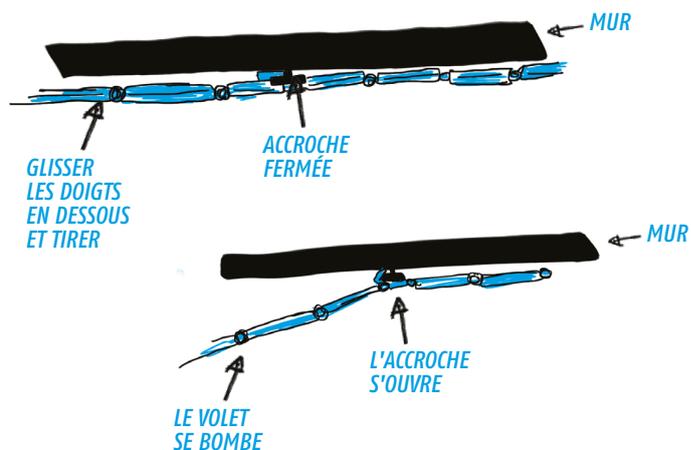
Une fois que tu as réussi à attraper la poignée et à la soulever, les ergots supérieurs et inférieurs continuent à bloquer l'ouverture. Pour les faire tourner, il te faut mettre le pied-de-biche entre les deux volets et faire exactement le même geste que si tu voulais les défoncer. Les ergots étant de forme arrondie et la poignée ne retenant plus rien, ce geste va les faire tourner et ouvrir le volet.



Volet accordéon

Lorsqu'on glisse les doigts en-dessous d'un volet de ce type avant de tirer vers soi doucement (pas besoin d'y aller comme un bourrin), l'accroche du volet sort de la cale et... le volet s'ouvre. Bah ouais, c'est aussi simple que ça ! ✕

VUE DE DESSUS



**« Pour son quarantième
anniversaire,
Willie
avait décidé
de ne plus utiliser
que ses mains
pour ouvrir
les coffres-forts.
Les forets
et les explosifs
aboutissaient
à ses yeux
au même effet
que toutes les technologies :
tuer les sensations. »**